

NOS VŒUX POUR 1919 :

- 1° Une paix aussi rapide que possible;
- 2° La Société des Nations;
- 3° La répartition équitable des charges nées de la guerre;
- 4° Le vote des Femmes.

EXCELSIOR

10^e Année. — N° 2.965. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.
Pierre Lafitte, fondateur.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON
20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. : 0273 — 0275 — 15.00.
Adresse télégr. : Excel-Paris.

TOUTE PERSONNE QUI
le
MERCREDI
1^{er}
JANVIER
1919
AURA VU
LE JOUR
(C'EST-A-DIRE : SERA NÉE)
et quel que soit son prénom

recevra à titre gracieux un abonnement de trois mois pour sa maman et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

LES ZONES D'OCCUPATION DES ALLIÉS EN ALLEMAGNE AU 1^{er} JANVIER 1919



POUR LE DÉFILÉ DE LA VICTOIRE LE SALUT AUX HÉROS

O! soyez exaltés avec des mots pieux.

C'est qu'il ne faudrait pas qu'on oublie à quel prix,
Dans ce grand désarroi, la France fut sauvée,
Et que nous devons tout à nos morts ignorés.

(Sans Geste, poèmes héroïques, par Maurice Bougniol, mort
glorieusement pour la France, le 20 avril 1918.)

A quelle date aura lieu le défilé à travers Paris des armées victorieuses ? Mystère.

Il est permis néanmoins de supposer que cette cérémonie se déroulera dans la belle lumière des premiers jours du printemps, au lendemain de la signature définitive du traité de paix. Cérémonie d'une signification unique dans l'histoire du monde, puisque, au roulement des canons, au scintillement des baïonnettes, au claquement des drapeaux, au bruit des marches triomphales se mêlera l'hymne pacifique de l'humanité tout entière célébrant l'union définitive des démocraties et l'annexion de la paix universelle, réalisation si ardemment attendue des grands et beaux rêves de l'abbé de Saint-Pierre, d'Anacharsis Cloots et du président Wilson.

Ainsi soit-il !

On peut toutefois en parler dès aujourd'hui. C'est un exercice d'imagination des plus méritoires, et qui, d'ailleurs, alimente déjà la chronique. Les préoccupations du comte d'Andigné sont, en vérité, des plus légitimes, et M. Paul Gsell me paraît être tout à fait dans le vrai en affirmant que tout décor extérieur n'ajoutera rien à la sublime majesté de la fête, et que la seule vue des soldats vainqueurs, défilant couverts de lauriers et de fleurs derrière leurs étendards en lambeaux, suffira pour déclencher et soutenir l'exaltation enthousiaste des foules.

Je le crois. Et, à travers leurs voiles de larmes, les regards des spectateurs seront plus vivement attirés par les traits des héros, traits durcis par les souffrances, contractés par l'émotion, illuminés par un rayon de gloire, que par les détails d'un décor de fête, quelle ingénierie qu'ils soient.

Mais, enfin, puisqu'il est permis aujourd'hui à chacun de nous de chercher, en dehors des méditations d'une commission très problématique des fêtes publiques, une idée susceptible de contribuer à la grandeur d'une telle manifestation, nous nous permettons de souhaiter que les morts ne soient pas oubliés, et qu'une place soit faite à leur mémoire, au milieu de l'ivresse générale — une grande place.

C'est là le plus sacré des devoirs. Il faut qu'à un moment du défilé le chant joyeux des clairons se taise brusquement, que toute rumeur cesse, qu'une salve de coups de canon annonce aux multitudes rassemblées que l'ombre de

la mort plane un instant au-dessus de la fête.

Il faut que, devant un monument funéraire, un cénotaphe, — le *tumulus honorarius* des Romains, — les troupes s'arrêtent, puis que, dans un silence absolu, au milieu d'une émotion qui étreindra des milliers de cœurs, un hymne de mort s'élève, hymne de mort et de reconnaissance, et aussi de gloire et d'espérance, chanté par un choral dont le choix me paraît tout indiqué.

Quel est le musicien de talent dont l'âme d'artiste demeurera insensible à la formidable obsession d'un pareil thème ?

Je verrais volontiers cet autel des héros morts pour la patrie s'élever au milieu de la place de la Concorde, avec l'Obélisque, voilé des couleurs tricolores, comme axe.

De ce décor dont je ne puis donner ici qu'un aspect schématisé, un Bernard Naudin aurait vite établi les dimensions harmoniques et le dessin.

C'est devant ce monument que le chef de l'Etat, dans le grand silence de cette halte douloureuse et glorieuse à la fois, adresserait le salut aux morts, à ceux qui doivent aussi être de la fête, à ceux dont l'héroïsme a sauvé la patrie et la liberté des peuples.

Qui oserait objecter que ce juste hommage au souvenir des morts au milieu du triomphe des vivants est de nature à troubler l'ordre officiel du cérémonial ?

A la dernière note de l'hymne funéraire, clairons et musiques reprendraient leurs vibrantes sonneries, leurs accords entraînants à travers les boulevards, au milieu des applaudissements, sous la pluie des fleurs.

La fête des vivants retrouverait son rythme joyeux, un moment interrompu.

Et quel beau lendemain, quel touchant et nouvel hommage à nos chers et grands morts, si les enfants des écoles, de toutes les écoles, défilaient, en un cortège immense, devant l'autel sacré, une fleur à la main, fleur que chacun d'eux déposerait en passant !

Ce serait le salut du radieux avenir à l'immortel passé, acte de pieuse reconnaissance et de piété patriotique, qui laisserait dans ces jeunes cœurs, si largement ouverts à tous les beaux rêves, grâce à la mort des héros, un éternel, un glorieux souvenir...

N'oublions pas les morts.

Armand DAYOT.

LA FÊTE DU RETOUR DOIT ÊTRE AUSSI UNE SOLENNELLE MANIFESTATION D'ART

L'occasion est unique d'exprimer par des monuments durables l'allégresse, et la fierté nationales. Cette Fête du Retour peut être une solennelle manifestation, le point de départ d'un style, de ce style tant cherché, et que notre âge va enfin créer.

Libérons-nous du passé : que nos Bigot, Jaulmes, Huillard, Louis Sile, André Mare (et si le vaillant Henri Tanguy n'était point mort à la guerre, son nom serait adjoint à cette liste) ; que les collaborateurs de Jacques Rouché : Dethomas, Dréa, Guérin, Desvallières ne compulser pas les ouvrages de Blondel, et de Percier et Fontaine.

On devra tracer une voie triomphale, partant du point où débouchèrent les troupes, et passant par l'Etoile jusqu'à la Concorde.

Ce qu'on projette d'y installer est-il du provisoire ou du définitif ? Verrouillons en ce jour de gloire, et en ce seul jour — les écussons, trophées, colonnes, pylônes, mâts (de beaux mâts comme à Venise), les tribunes, portes, places, arcs, qui, le lendemain, seraient démontés, lamentables épaves, carcasses géantes d'une fête de quelques heures ? Non, il faut que ce provisoire, — dès que l'aura applaudi et ratifié l'adhésion unanime des élites et de la foule, — se transforme en définitif, que la maquette cède la place à l'édifice, que la composition d'ensemble soit, ensuite, exécutée.

Il faudra de l'argent, des crédits copieux. Eh bien, la chose n'en vaut-elle pas la peine ? Cette dépense ne sera-t-elle pas compensée par le fait de distribuer du travail aux industries qui en auront besoin, aux usines, aux diverses corporations du bâtiment, de la charpente, de la peinture, aux fabriques de voilures, de couture (que de kilomètres de guirlandes à tresser !) Et que tout soit réglé par le « maître de l'œuvre », selon un plan. Qu'on ne fasse pas fi du gardo-mobilier, précieux magasin des accessoires civiques et nationaux. Mais que tout ait été prévu jusque dans les plus minuscules détails : les petits insignes arborés à la boutonnière des civils requerront l'ingéniosité d'un artisan de talent éprouvé ; souvenirs-nous des mesquins et mercantiles emblèmes des « Journées » de 1916 ; que les cocardes soient bien dessinées !

Et puis (mais je risquerai d'encourir les foudres de ceux qui m'ont confié leurs ambitions...), d'autres projets sont à l'étude. Un décorateur audacieux rêve de décorer... le ciel. Un autre, qui se souvient que Ruskin organisa des cérémonies, que David présida avec Méhul et Gossec à nos fêtes révolutionnaires, songe à l'orchestration et à la figuration civile : des jeunes filles porteuses de palmes, des canéphores républicaines. Le danger, ici, est visible : ne venons

LES MAJORITAIRES AU POUVOIR

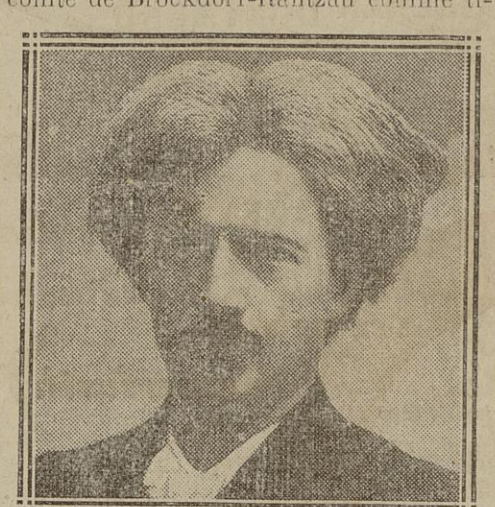
LE NOUVEAU DIRECTOIRE DE BERLIN A LANCÉ UN MANIFESTE NATIONAL

LE MINISTRE DE LA GUERRE NOSKE
CRÉE UNE « ARMÉE POPULAIRE »

Les Allemands s'opposent par
les armes à l'affranchissement
de la Pologne prussienne

Le nouveau gouvernement de Berlin a pris possession du pouvoir et publié son programme. Les socialistes majoritaires, qui ont constamment voté les crédits de guerre sous Guillaume II, restent fidèles à leurs idées. La république qu'ils veulent faire serait une république nationale.

Dans le Directoire nouveau, Ebert aura le ministère de l'Intérieur, Scheidemann les Affaires étrangères avec le comte de Brockdorf-Rantzau comme tuteur technique. Enfin Noske, l'homme à poigne de la nouvelle combinaison, devient ministre de la Guerre.



M. NOSKE, ministre de la Guerre, dont l'arrivée à Berlin a provoqué le grand mouvement antiallemand des Polonais.

l'ordre public au dedans ; au dehors, la paix aussi favorable que possible, et la défense de l'intégrité de l'Allemagne à l'Est : tels sont les principes que les nouveaux mandataires du peuple viennent d'exposer. Leur langage est énergique. Si leurs actes sont conformes à leurs paroles, on peut s'attendre à une nouvelle orientation de la politique allemande.

Noske, en devenant ministre de la Guerre, a annoncé la création d'une « armée populaire ». Cette armée sera composée uniquement de volontaires et élira elle-même ses chefs. Pourquoi la République allemande a-t-elle besoin d'une armée ? Le gouvernement Ebert-Scheidemann ne cache pas ses intentions. Il s'agit de donner à l'Allemagne une force militaire capable de s'opposer aux Polonais.

En effet, la Pologne prussienne s'affranchit. Déjà les Polonais sont pratiquement maîtres de Posen, où les garnisons allemandes sont assiégées. La République de Berlin n'admet pas que la Pologne se fasse justice à elle-même, et elle fait entendre des menaces. C'est à cette « défense du côté de l'Est » que correspond la création de l'armée nouvelle, et Noske a déclaré nettement « qu'on sentirait bientôt dans ces régions qu'une main forte gouverne l'Allemagne ». Un autre mandataire du peuple, Landsberg, en mission en Silésie, a dit de son côté à Breslau : « Le gouvernement n'est pas disposé à capituler en face des nationalités qui convoitent les territoires allemands ».

Voilà-t-on à un conflit armé entre la République allemande et les Polonais ? C'est une nouvelle face de la question européenne dont les Alliés ont à se préoccuper.

Jacques BAINVILLE.

Berlin, 30 décembre. — (Retardée dans la transmission). — On mande de Dresde à la Gazette de Francfort que la République de Saxe concentre, près de sa frontière, une importante masse de troupes destinée à parer à toute tentative d'invasion de la part des Tchéco-Slovaques.

LES DEUX GRANDES USINES D'ALLEMAGNE PRODUCTRICES DE GAZ ASPHYXIANTS SONT AU POUVOIR DES ALLIÉS

C'est à Ludwigshafen et à Leverkusen — occupés
actuellement par les armées de l'Entente — qu'étaient
préparés les produits toxiques avec lesquels nos
ennemis avaient espéré remporter la victoire.

La vallée du Rhin, depuis Bâle jusqu'à la frontière hollandaise, apparaît à tout instant comme jonchée d'usines de toutes sortes qui se pressent aux alentours du fleuve.

Parmi ces usines, quelques-unes méritent de retenir l'attention : ce sont les fabriques de produits chimiques. Le long du Rhin, le visiteur a maintes fois l'occasion d'apercevoir les vastes établissements destinés, avant la guerre, à répandre dans le monde entier aussi bien les

peu à peu et surtout des fabriques de gaz asphyxiants.

Les usines de Ludwigshafen avaient réussi à obtenir avant les hostilités la fabrication du chlore liquide dans le but de se débarrasser tout d'abord d'un produit de déchet gênant, puis de fournir un corps dont l'emploi était devenu important dans l'industrie mondiale.

Les ingénieurs allemands avaient été amenés à concevoir et à réaliser des compresseurs pratiques pour faire passer le chlore à l'état liquide, à confectonner des wagons spéciaux ou des tubes en acier destinés au transport de ce produit dangereux.

L'Allemagne se trouvait donc toute préparée pour innover la guerre, par les gaz asphyxiants, et c'est grâce à son outillage du temps de paix qu'elle lança en avril 1915 la première vague de chlore, après avoir accumulé dans les Flandres 400.000 kilos de ce produit liquide.

Plusieurs fois encore, d'autres vagues furent émises par nos ennemis ; une des plus importantes fut celle de janvier 1917, qui, lancée en Champagne, pénétra jusqu'à près de 20 kilomètres en profondeur.

Mais l'état-major allemand s'était aperçu que la vague présentait des inconvénients. Si elle était très efficace, le chlore ayant une action très grave sur les poumons, par contre elle était impossible à diriger, les changements brusques de vent ramenant fréquemment la nappe dans les lignes allemandes.

C'est pourquoi fut décidé l'emploi des obus asphyxiants, qui peuvent être envoyés partout, sur les crêtes comme dans les creux, et qui peuvent être projetés en grand nombre sur des points choisis à l'avance.

Ce fut surtout l'usine de Leverkusen qui fut chargée de l'étude et de la fabrication de la plupart des produits délétères destinés à être enfermés dans des projectiles de tous calibres.

Pendant que les ouvriers travaillaient à force pour produire de grandes quantités de ces produits toxiques, des officiers étaient envoyés du front pour s'instruire sur l'action de ces gaz et la façon de s'en servir. Ils suivaient, à Leverkusen, un cours dont voici le début, ce qui nous fournit la preuve de la préméditation allemande :

Au début de la guerre, on ne se servait pas encore, pendant le combat, de gaz stupéfiants ou irritant l'odorat et les organes respiratoires. Ce n'est que pendant la guerre de position que nous éprouvâmes le besoin de rechercher un moyen pour arriver à chasser l'ennemi de ses retranchements, sans subir nous-mêmes de grandes pertes.

Les essais faits au moyen d'acide prussique et de cyanure de potassium à l'état gazeux, ou par procédés d'arrosage, furent insuffisants pour atteindre un résultat décisif. Les essais faits avec des gaz asphyxiants furent également inefficaces. Nous eûmes recours, en conséquence, à des produits irritants qui agissent comme lacrymogènes, attaquent les muqueuses — parlant, occasionnent une toux violente — et qui, enfin, par leur action sur les poumons, peuvent avoir des effets mortels.

Maintenant nos soldats sont à Ludwigshafen et à Leverkusen. Nous tenons les fameuses usines de gaz asphyxiants des Allemands. Nous allons pouvoir les visiter en détail et, espérons-le, les démanteler, après avoir saisi les appareils qui ont servi à tuer des hommes, malgré le serment que l'Allemagne avait fait, à La Haye, de s'abstenir de tels procédés de combat.

René FARGES.

LA STRATÉGIE APPLIQUÉE

UN DISCOURS PROPHÉTIQUE DE JOFFRE

IL AVAIT ÉNONCÉ, EN 1913,
SES PRINCIPES DE GUERRE

Il les appliqua, en 1914,
à la victoire de la Marne

Dans la séance de réception de l'Académie française, le 19 décembre dernier, M. Jean Richepin, répondant au maréchal Joffre, lui adressait ces paroles :

Quelles sont les qualités essentielles de votre esprit et de votre style, à savoir la netteté, la logique, l'équilibre, la pénétration, c'est ce qu'il serait facile de constater déjà dans un discours prononcé par vous le 19 janvier 1913, devant la Société académique des anciens élèves de l'École polytechnique. Vous étiez alors chef d'état-major général, et vous entreteniez vos camarades de la préparation à la guerre. Or, on a pu, sans flatterie aucune, en toute équité, rappeler, à propos de ce discours, le jugement de Miquet sur le cardinal de Richelieu : « Il a en l'intention de grandes choses qu'il a faites ».

Ce jugement a été rappelé par M. G. Lacour-Gayet, de l'Académie des Sciences morales et politiques, dans l'étude qu'il consacra en 1914 au général Joffre, et c'est grâce à lui que nous avons pu nous procurer ce discours de quelques pages « qui prend aujourd'hui la valeur d'une sorte de prophétie ».

A ses anciens camarades, le général Joffre, depuis surnommé « Silencieux », parla de la guerre turco-balkanique, et la première leçon qu'il en dégagea c'est que « le nombre n'est pas l'agent unique de la victoire ». Ceux qui sont tentés de le croire « oublient que les phénomènes de l'humanité sont essentiellement complexes et sont fonction d'un grand nombre de variables ».

La préparation à la guerre doit être l'œuvre de tous :

Tous et chacun doivent concourir à la préparation de la défense nationale. Aucun geste collectif ou individuel ne lui est indifférent. Toute bonne volonté l'accroît. Elle s'enrichit de l'invention la plus géniale comme du plus modeste labeur. Toute défaillance, même isolée, l'affaiblit. Que de vérité dans cette dernière affirmation ! La continuité de l'effort, la persévérance n'est-elle pas la plus nécessaire comme la plus belle des vertus ?

La préparation à la guerre est la résultante de tous les efforts, généraux ou particuliers, positifs ou négatifs, intelligents ou erronés, méritoires ou coupables, du présent et du passé dans toutes les branches de l'activité nationale. Elle est ainsi liée à la vie nationale et peut se développer en parfait accord avec l'activité, la prospérité et la civilisation du pays.

Il faut penser à la guerre, même lorsque la paix paraît être établie d'une façon durable.

Les peuples vivent et travaillent avec confiance. Ils croient que les conflits peuvent se régler sans l'emploi de la force. « Puis un incident, un malentendu peut-être, surgit. Et, aussi vite qu'un ciel qui se couvre de nuages, l'orage s'amoncelle, les partis de la guerre s'agitent, les bonnes résolutions sont oubliées, l'on court aux armes ! Malheur alors à ceux qui sont tombés dans le piège des illusions ! Malheur à ceux qui ne sont pas prêts ! »

Mais que faut-il pour être prêt ?

Pour être prêt, il faut avoir, par avance, orienté avec méthode, avec ténacité, toutes les ressources du pays, toute l'intelligence de ses enfants, toute leur énergie morale, vers un but unique : la victoire. Il faut avoir tout organisé, tout prévu. Une fois les hostilités commencées, aucune improvisation ne sera valable.

Il faut donc que tout le matériel (armement, munitions, outillage, vivres, etc.) dont l'armée aura besoin, soit constamment au complet, en parfait état d'entretien, incessamment transformé pour répondre des progrès de l'industrie et de la science, qu'il soit réuni en des points convenablement choisis.

Il faut qu'au cours des opérations il puisse être renouvelé au moyen de réquisitions, de productions, de fabrications réglées par avance dans ce but.

Il faut avoir réparti tous les hommes valides en groupes, en unités collectives de différentes sortes, qui sont les éléments constitutifs de groupements supérieurs. Ces derniers doivent être organisés et articulés de façon à donner à la masse le maximum de force et de mobilité.

Il faut avoir pris les dispositions les plus minutieuses et les plus précises pour que l'ordre d'un tel ou tel groupe touche tous les intéressés, pour que chacun sache où il doit se rendre et comment il s'y rendra, pour qu'il trouve la ses chefs, ses armes et ses effets ; pour que les unités ainsi constituées soient transportées sur les points de concentration avec leur matériel.

N'y a-t-il pas dans ces lignes tout le programme de la mobilisation tel que nous l'avons réalisé ?

Mais organisation matérielle, préparation professionnelle ne sont rien sans l'âme qui anime les forces humaines :

Cette âme, c'est le patriotisme, sentiment magique qui fait franchir tous les obstacles, supporter toutes les fatigues, accepter la discipline nécessaire et braver tous les dangers par ceux qui la conviction profonde, sincère, inébranlable, que le salut de la Patrie est la suprême loi.

LA PARTICIPATION DES NOUVEAU-NÉS à nos bénéfices de 1919

Conformément au règlement que nous avons publié dans notre numéro du 1^{er} septembre 1918, signalons que, pour participer à nos bénéfices de l'année 1919, il est indispensable que les parents des enfants nés aujourd'hui 1^{er} janvier nous adressent par la poste, et avant le 8 janvier, la coupe du bon qui figure à droite de notre titre. L'extrait de naissance de l'enfant devra être joint au bon en question.

UNE EXPOSITION PITTORESQUE : LES INSIGNES DES SECTIONS AUTOMOBILES DE L'ARMÉE



DIX DES CRÉATIONS LES MIEUX RÉUSSIES CHOISIES PARMI LES CENT CINQUANTE-CINQ QUI SONT EXPOSÉES

Ce sont les emblèmes ou « insignes » distinctifs des S. T. M. (sections de transport de matériel) ; des S. M. A. (sections de munitions d'artillerie) ; des S. S. (sections sanitaires) ; et du R. V. F. (ravitalement en viande fraîche), qui sont exposés rue de Sèze, au profit de la Caisse de Secours des Automobilistes militaires, par les soins de l'Union des Arts. Voici dix des mieux venus parmi les 155 emblèmes exposés : N° 95. « La Borne kilométrique » (section routière 709) ; N° 142. « Le Pénard » (S.T.M. 48) ; N° 98.

« Le Tigre » (R.V.F.B. 12) ; N° 137. « Le Père La Victoire » (S.S. 140) ; N° 116. « Le Boche dans la mitraille » (S.M.A. 88^{re} rég. d'artillerie lourde, 6^e groupe) ; N° 4. « Le Sacricrateur » (R.V.F. B. 53) ; N° 14. « Le Wachtke » (R.V.F. B. 70) ; N° 95. « Obus chevauché par la Mort » (E.M. du 2^e groupe, 83^{re} rég. d'artillerie lourde) ; N° 8. « Nénette et Rintintin » (S.T.M. 167) ; N° 48. « Cow-boys chassant le kaiser au lasso » (S.S. 639). Le danger n'avait point fait perdre leur belle humeur à nos soldats.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE FORÇAT

PAR MAURICE LEVEL

— Pardieu, monsieur, le prix des appartements à louer ?
— Cinq mille sept cents, au premier ; cinq mille quatre, au troisième, répondit le concierge.

— Peut-on visiter ?
— Mais, certainement, madame.

Avec son allure tendue de reps grenat, le concierge, le secrétaire d'acajou, la pendule dorée, sous un globe, et la plante grasse artificielle dressée dans un cachepot de faïence, la loge avait un petit air bourgeois.

Le concierge se leva, décrocha deux clés du carter des lettres, et pria la visiteuse de le suivre. Elle s'excusa de le déranger, car il était un peu plus de 4 heures ; mais il lui assura qu'il était tout à son service, et s'effaça pour lui laisser entrer dans l'ascenseur.

Il fit bon ici, remarqua la dame avec un sourire satisfait : dans la maison que l'habitait le concierge ne chauffait presque pas. Le concierge s'empressa de la rassurer sur le fonctionnement de celui-ci.

Correct, rassé de près, il parlait d'un ton grave, avec quelque recherche, et un réel bonheur dans le choix des expressions. L'ascenseur s'étant arrêté, il fit passer la visiteuse, ouvrit la porte de l'appartement, et commença la description des lieux :

— Ici l'entrée ; à gauche, le grand salon et le petit salon ; une chambre à coucher avec cabinet de toilette-salle de bain, une autre indépendante, une troisième avec cabinet de toilette ; enfin la cuisine, l'office.

— Tout ceci ne me déplaît pas, dit la dame. Et c'est le dernier prix ?

— On t'aurait sans doute une diminution... Le soleil tournait, et l'ombre commençait à envahir les pièces. La dame jeta autour d'elle un coup d'œil d'ensemble, et résigna son impression.

— C'est un appartement très agréable.

— Les sous-journeaux qui étaient ici s'y plaignaient beaucoup, dit le concierge en fermant les volets ; et si la dame n'avait eu deux grands deuil successifs, elle ne l'aurait pas quitté.

Les volets tirés, la pièce apparut grise et comme désolée.

— La pauvre dame n'a pas eu de chance, poursuivit le concierge ; Monsieur est tombé malade et a été emporté en quinze jours ; Madame partit alors dans le Midi avec sa jeune fille, une jeune fille charmante, pleine de santé ; un mois après leur retour, Madame mourut ; elle est morte sans que les docteurs aient jamais su de quoi... Madame, ayant encore trois ans de bail, mit à sous-louer ; un monsieur se présente, ils s'arrangent pour conclure l'installation, tout était conclu. Au moment de signer, Madame est frappée de paralysie.

— L'appartement n'est pas un peu triste ? murmura la jeune femme.

— Mon Dieu, madame, il est triste comme tous les appartements qui n'ont pas été occupés pendant longtemps. Madame a probablement remarqué que les appartements se ressemblent souvent d'un vide prolongé.

— Peut-être, dit-elle, peut-être... Le troisième étage, à la même distribution ?

— Exactement... Si Madame veut le voir ?

— Ils gravèrent deux étages. Dans l'escalier, des vitraux tamisaient la lumière tombante, et la cage de l'ascenseur croisait un grand tour d'ombre. La visite fut rapide. La poussière ancienne avait terni les glaces, et des toiles d'araignées pendaient aux plafonds, et, dans les cheminées, des débris de bois à demi consumés-légendaient des taches noires sur les cendres.

— Il n'est pas très gai non plus, murmura la visiteuse.

— Passé quatre heures, il est difficile de se rendre compte, observa le concierge ; mais l'appartement est très plaisant, et les personnes qui l'ont quitté l'ont regretté. C'étaient un monsieur et une dame avec leur petit garçon. Mais l'enfant est mort. Madame est devenue neurasthénique, Monsieur aussi... et ils sont partis sans même s'occuper de mettre à louer... La dame vient de temps en temps regarder les fenêtres... Elle est changée, changée... on lui donnerait vingt ans de plus que son âge !... Si Madame loue, elle verra que la maison est très agréable, et surtout très tranquille.

— Ah ! oui... dit la jeune femme, assez péniblement impressionnée.

Mais, sans paraître se rendre compte de son trouble, le concierge expliqua :

— Au second, c'est un monsieur qui n'est presque jamais là... Il a, je crois, des affaires à l'étranger... je ne sais pas à juste quelles affaires ; il vient deux ou trois fois par an... Au quatrième, c'est un monsieur seul ; je l'ai peut-être vu dix fois, et encore, au début, car depuis, il est tombé malade, d'une maladie qui le tient dans les jambes... Voilà bientôt deux ans qu'il est couché. Si Madame veut jeter encore un coup d'œil dans les chambres ?...

— Non, merci... Je suis fixée... Il ne fait plus très chaud...

— Les radiateurs seraient-ils fermés ?... s'étonna le concierge, non... C'est une idée que Madame se fait...

La visiteuse ne répondit pas et sortit, les épaules serrées, le manchon ramené sur la poitrine.

— Si Madame se décide, dit le concierge en descendant, Madame n'a qu'à me dire un mot ; le temps de refaire les peintures, elle pourrait emménager quand elle voudrait...

— Je verrai, je verrai, murmura-t-elle. Je vous remercie. Au revoir, monsieur.

Elle franchit le seuil et, dans la rue, respira, comme allégée d'un poids, libérée d'une intraduisible angoisse.

Le concierge, rentré dans sa loge, regardait, derrière le rideau soulevé ; la dame hâta un taxi, et disparut. Alors, revenant à ses amis qui l'attendaient, le concierge s'assit.

— Eh bien ? demanda sa femme.

— Eh bien, je crois qu'elle cherchera autre chose, dit-il, satisfait.

Puis il ajouta :

— Trois appartements occupés sur cinq, ça suffit ! On ne peut pas dire ça à quelqu'un qui vient pour louer, bien entendu... mais on s'arrange... Certains concierges sont désagréables, revêche, avec les visiteurs ; c'est une façon de faire. Moi, je préfère être aimable : d'abord, c'est dans ma nature, ensuite, on ne refuse pas d'ennuis avec le propriétaire... j'ajoute seulement une petite note d'imaginaire, que je réussis assez bien... Les gens ont si impressionnables !

— Ah vous, pour la malice ! s'émerveilla-t-il.

Mais il n'accepta pas le compliment sous cette forme, et rectifia :

— Que voulez-vous, on ne nous a tout de même pas mis sur la terre pour que nous y soyons des forçats !

MAURICE LEVEL.

3 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

3 HEURES DU MATIN

LONG DÉBAT A LA CHAMBRE SUR LES LISTES ELECTORALES

M. Pams, ministre de l'Intérieur, expose les mesures prises en faveur des mobilisés.

Tandis que le Sénat poursuivait l'examen des douzièmes, la Chambre a examiné hier deux projets particulièrement urgents : l'un relatif aux mesures à prendre et aux dépenses à engager pour assurer le rétablissement des voies ferrées dans leur situation d'avant guerre, l'autre ayant pour objet de protéger les débris pour la révision des listes électorales.

Le premier donna lieu à une discussion qui prit la séance du matin et une partie de celle de l'après-midi. Il s'agissait d'une dépense de 600 millions, dont 480 pour le service des allocations. Sur une intervention de M. Albert Thomas, M. Clavière, ministre des Travaux publics, exposa à ce sujet son programme de réfection et fit espérer une amélioration prochaine de nos transports. Le projet fut adopté après le vote, par 444 voix contre 60, d'une demande de renvoi présentée par les socialistes.

La discussion du projet relatif aux listes électorales, dont nous avons donné hier les grandes lignes, donna également lieu à de nombreuses interventions.

M. Joseph Bonais, rapporteur de la commission, rappela à la Chambre la portée de ses dispositions. Il indiqua, en passant, que le ministre de l'Intérieur, répondant à une question posée, en reconnaissant, avait pris, au nom du gouvernement, l'engagement solennel que la Chambre ne serait pas saisie d'un projet fixant la date des élections avant que la plus jeune classe de citoyens ne soit démobilisée.

M. Pams, ministre de l'Intérieur, exposa, pour les raisons qui avaient motivé ces dispositions, les raisons qui avaient motivé ces dispositions.

— Au moment de l'armistice, dit-il, il a fallu faire rentrer rapidement le pays dans ses voies normales. Le gouvernement a estimé que l'on devait procéder à la révision des listes électorales.

— Il n'est pas possible qu'après un vote et un vote valant pour tous les citoyens, les listes électorales de France soient dans l'impossibilité de manifester sa volonté.

— Absolument, alors l'état de siège ? cria quelqu'un à l'extrême gauche.

Cette intervention fut l'objet d'une thèse que soutint M. Renaudie.

— Avant de commencer la révision des listes électorales, dit-il, vous pouvez être amenés, par les circonstances, à des élections rapides ; elles sont impossibles, si vous n'avez pas rendu au pays sa liberté d'esprit normale, et, sous peu, il faudra vous préoccuper de ne pas maintenir sous le boisseau toutes les libertés publiques.

Le député du Var réclama également la suppression du contrôle postal et l'exécution régulière des réunions publiques.

Les élections en Alsace-Lorraine et dans les régions libérées

M. André Lebey interrogea le gouvernement sur les mesures prises pour les régions libérées et l'Alsace-Lorraine.

— Pour l'Alsace-Lorraine, répondit M. Pams, le gouvernement n'a pas encore pris de dispositions, et la question doit être réglée par le moment. En ce qui concerne les régions libérées, nous sommes en présence des destructions que vous savez. Nous-mêmes, dans bien des cas, les archives municipales ont pu être sauvées. En outre, nous avons dans les préfectures la copie des listes électorales. D'autre part, nous avons des documents utiles dans les sous-préfectures, et les archives des tribunaux peuvent nous fournir des éléments d'appréciation et de comparaison. Il importe de prévenir les électeurs par voie d'affiches, d'insertions dans les journaux, et, par tous autres moyens de publicité, d'avoir à se préoccuper de leur situation.

— En ce qui concerne les mobilisés, le président du Conseil a adressé à tous les officiers généraux une circulaire ordonnant de faire parvenir à chaque mobilisé une note personnelle pour lui faire connaître la situation au point de vue de son inscription sur les listes. Chaque mobilisé va recevoir une lettre ou carte à talon qui lui permettra d'écrire au maire de la commune où il veut être inscrit. Cette carte à talon contiendra le texte du mandat qui chaque mobilisé pourra donner à l'électeur de son choix pour surveiller son inscription et suivre toutes les opérations qui en sont la conséquence.

M. Charles Dumont exprima le désir de voir l'Alsace-Lorraine admise à voter le même jour que la France.

— La question est encore d'ordre international. Il observera M. Pams. Nécessairement, les listes de l'Alsace-Lorraine devront être établies, car il ne suffira pas de voter sans que les élections soient données, le moment venu, à des commissions, à qui on peut faire confiance.

Répondant à M. Renaudie, le ministre de l'Intérieur déclara qu'en ce qui concernait le régime de la censure il n'était pas du devoir du gouvernement de la supprimer pour le moment.

Mais, dit-il, l'heure est proche où la liberté complète sera rendue au pays, qui en est si digne !

Nous vous prévenons, clama M. Renaudie, que nous ferons, dès la fin de l'armistice, la plus vive agitation pour obtenir ce que vous nous refusez aujourd'hui !

Le ministre déclara qu'il ne refusait rien, mais qu'il ne pouvait pas, en ce moment, donner une réponse définitive, car il ne pouvait pas, en ce moment, donner une réponse définitive, car il ne pouvait pas, en ce moment, donner une réponse définitive.

Les divers articles et l'ensemble de la loi votée, la séance fut levée à neuf heures du soir.

Constitutionnellement, la Chambre doit rentrer le deuxième mardi de janvier.

Léopold BLOND.

M. Clemenceau en vacances

M. Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre, a quitté Paris hier soir, se rendant en Vendée, où il compte passer une semaine environ.

Il a été saisi sur le quai de la gare par de nombreux collaborateurs et amis, parmi lesquels MM. Pams, ministre de l'Intérieur ; Jeanneney, sous-secrétaire d'Etat aux affaires de la Guerre ; le général Gouraud, M. Mandel, chef de cabinet de la présidence du Conseil ; M. Raoult, préfet de police ; M. Le Grand, directeur des chemins de fer de l'Etat.

Pendant l'absence de M. Clemenceau, c'est M. Noll, ministre de la Justice, qui assurera l'intérim du ministère de la Guerre.

Dans le cadre de réserve

Les généraux de division d'Amade et Riquès, ainsi que le général de brigade Biquès, ont été placés dans la deuxième section de réserve du cadre de l'état-major général de l'armée.

LES ALLIÉS IRONT EN COMPLET ACCORD A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

Le président de la République traversera l'Atlantique pour rendre au président Wilson sa visite.

LES ENTRETIENS DE LONDRES ONT ABOUTI A UNE ENTENTE

M. Raymond Poincaré, président de la République, a bien voulu accorder au président Wilson un représentant de l'United Press of America.

Au cours de cet entretien, le président a déclaré que la France, les Etats-Unis et les Alliés, en général, viendront à la prochaine conférence complètement d'accord sur les bases de la paix. Tous les bruits pacifistes à des fins divergentes de vues sont, a affirmé M. Raymond Poincaré, de source allemande.

Le président a tenu à exprimer toute l'amitié que le peuple de France ressent pour le peuple des Etats-Unis.

Il a déclaré qu'il espérait aller en Amérique après la Conférence de la paix. Les détails n'ont pas encore été fixés ; cependant, les mois de juin et juillet ont été mentionnés. Naturellement, comme président du pays, il ne peut pas partir avant que la paix ne soit terminée.

M. Poincaré a poursuivi, en rappelant que les peuples de la France, au mois d'octobre, ont eu de 1.831.000 hommes, et qu'il nous faudra bien des années pour nous remettre des dommages de la guerre.

— L'Allemagne doit payer d'importantes indemnités aussi bien en argent qu'en matériel.

— Ce que les Allemands ont détruit ou emporté peut être évalué à des milliards de francs ; les districts industriels entiers ont été anéantis et des villes rasées.

— La Conférence de la paix, le président a déclaré, n'a pu prévoir pas le moindre détail pour arriver à un accord complet, même pour les questions secondaires.

— Déjà, a-t-il ajouté, en parfaite harmonie, nous avons eu des points de vue pour le règlement des détails ; il y en a beaucoup, et cela, naturellement, prendra beaucoup de temps.

M. Poincaré s'est exprimé ainsi à l'égard du président Wilson :

— Vous avez pu constater par vous-même de quelle manière il a été reçu. L'enthousiasme de la population a eu pour cause son admiration pour le peuple américain et son approbation du grand rôle que votre président a joué pendant la guerre.

— Nous lui souhaitons de jouir pleinement de son nouveau droit de cité et désirons qu'il se considère ici comme étant dans son propre pays.

— Il a été fait d'excellentes choses depuis son arrivée et il aura certainement à jour prochain capital à la Conférence de la paix.

Le président de la République a terminé par un chaleureux éloge du soldat américain.

Les entretiens de Londres

Londres, 31 décembre. — Le Morning Post dit que les conversations entre le président Wilson et les représentants de la Grande-Bretagne et des territoires d'outre-mer ont été animées par une grande cordialité.

Tous les participants ont été satisfaits du bon accord que l'on a établi.

Il y eut trois étapes :

1^{re} Une assemblée du cabinet impérial de guerre, au cours de laquelle un arrangement fut pris concernant les conditions de paix qui viseraient la Grande-Bretagne et les gouvernements des territoires d'outre-mer.

2^e Une conférence entre le président Wilson et les représentants des gouvernements anglais, américains et français pour un échange de vues sur les conditions anglo-américaines.

3^e Une rencontre entre le président Wilson et les ministres des territoires d'outre-mer.

Suivant des informations bien fondées, le cas britannique, dans ses grandes bases, qui instituerait pour l'ancien régime provisoire en attendant le vote du projet en discussion devant la Chambre — était entendu qu'un projet spécial sera déposé et discuté dès janvier.

L'ensemble du projet fut voté à l'unanimité des 218 votants.

L'accord s'est fait entre les deux assemblées sur le projet relatif aux dépenses militaires. Le Sénat adopta ensuite le projet voté par la Chambre sur les mesures à prendre et les dépenses à engager pour assurer le rétablissement des voies ferrées dans leur situation d'avant-guerre.

A son sujet, M. Clavière fit connaître qu'il était en pourparlers avec les Anglais et les Américains pour l'acquisition de tout ou partie du matériel roulant qu'ils ont en France pour les besoins de leurs armées, et qu'il avait aussi pris l'engagement d'acquiescer pour les réseaux de France une certaine quantité de matériel roulant tout construit, qui se trouvait sur les quais de New-York. Il ajouta que ce matériel allait nous être livré.

Sur une question de M. Edouard-Henry de Constant, le ministre annonça, d'autre part, qu'on venait de reprendre, sur le réseau de l'Etat, les travaux qui doivent permettre la suppression du tunnel des Chantiers à Versailles, et de porter à six le nombre des voies.

Dès le courant de 1919, dit M. Clavière, l'espère qu'il y aura quatre voies à Versailles.

Le projet voté à l'unanimité des 217 votants, le Sénat refusa de renvoyer sa séance à neuf heures du soir pour attendre le projet en discussion à la Chambre sur les listes électorales et s'ajourna au 1^{er} janvier.

Ente temps, la Chambre avait ratifié le vote du Sénat sur la déjonction de l'article 6 dans le projet de douzièmes.

Conseil des ministres

Les ministres se sont réunis hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

La séance a été consacrée à l'expédition des affaires courantes.

LE CABINET LLOYD GEORGE SUBIRA DES MODIFICATIONS

Les ministres seront moins nombreux ; les travaillistes, sans doute, seront représentés.

Londres, 31 décembre. — Le Morning Post annonce que le premier ministre va immédiatement procéder au remaniement du cabinet.

Il se pourrait que quelques-unes des nouvelles nominations soient annoncées d'ici trois ou quatre jours, le premier ministre devant se rendre à Paris la semaine prochaine. Il est très peu probable que M. Lloyd George forme un cabinet nombreux, comme sous M. Asquith, où il comptait vingt-trois membres. Sans doute, en complèterait-il une douzaine.

Selon le Daily Mail, le premier ministre a, de nouveau, offert des postes dans le ministère à certains des principaux membres du parti travailliste. On cite MM. Barnes, Clynes, George Roberts, et peut-être M. Thomas.

On croit qu'après avoir donné les éléments extrêmes le parti travailliste rapportera sa décision de ne pas permettre à ses membres d'entrer dans le gouvernement.

Le Daily Telegraph dit que les ministres travaillistes Wardle, Barnes, George Roberts et James Parker seraient prêts à accepter l'invitation du premier ministre à demeurer dans le ministère.

M. Bapst nommé ambassadeur au Japon

Par décret du président de la République, M. Bapst, ministre plénipotentiaire à Christiania, est nommé ambassadeur au Japon, en remplacement de M. Delamar.

M. Guillemain est nommé ministre plénipotentiaire en Norvège, en remplacement de M. Bapst.

NOUVELLES BRÈVES

M. Poincaré a déposé, hier, sur le bureau de la Chambre, une proposition de résolution tendant à autoriser le gouvernement à agir sur le commandement pour faire cesser les exactions, les vexations et les atteintes aux libertés individuelles et collectives imposées par les soldats allemands, et à prendre les mesures nécessaires pour leur assurer une nourriture suffisante.

Une mission extraordinaire du gouvernement national de Varsovie, comprenant MM. Dluski, Sokolinski et Wladyslaw-Dugoszowski, quitte Varsovie.

Le roi Victor-Emmanuel vient de décorer la médaille d'or de la valeur au commandant Gabriel d'Annunzio.

LA VALLÉE DE LA PEUR

CONAN DOYLE

Nos lecteurs trouveront en page 5 la suite des nouvelles et passionnantes aventures de Sherlock Holmes, dont nous avons commencé la publication dimanche dernier.

Voici, en quelques lignes, le résumé du début de ce récit qui complètera parmi les plus attachants qu'il écrits sur Arthur Conan Doyle :

Sherlock Holmes, reçoit, alors qu'il est en compagnie de son fidèle Watson, un message chiffré dans lequel deux mots apparaissent en clair : Douglas, Birlstone.

Un homme dévoué, Portlock, la enveloppe, sous signature, au célèbre détective. Une lettre est dans l'enveloppe Portlock signale que le message chiffré est de lui ; mais il s'agit d'une affaire grave, mais qu'il ne peut la suivre sans danger, car quelqu'un le suspecte d'être en correspondance, à ce propos, avec Sherlock.

Qui ? Sherlock hésite pas. Il prononce le nom de son ennemi mortel, le professeur Moriarty.

Sherlock se met à déchiffrer le premier message. Il découvre que M. Douglas, du manoir de Birlstone, est en très grave danger, et qu'il y a urgence à intervenir.

A peine a-t-il fini, qu'un inspecteur de police lui apprend que M. Douglas, du manoir de Birlstone, vient d'être la victime d'un horrible assassinat.

Et Sherlock Holmes, après avoir évoqué des souvenirs, déclare à l'inspecteur de police et à Watson qu'il va leur dire « sur Moriarty » une ou deux choses très intéressantes.

C'est sur ces mots que finissait, hier, notre troisième coupure de la Vallée de la Peur.

Demain, nous aurons le plaisir d'offrir à nos lecteurs une délicieuse « Etude » du VICOMTE DE BONDY

dont le fin et délicat talent d'observation, si justement apprécié par l'élite, sera bientôt particulièrement aimé du grand public.

LA TRANSFORMATION D'EXCELSIOR

EXCELSIOR est dans la nécessité d'agrandir son format qui, avec la limitation du papier imposée aux journaux à 0 fr. 10, ne lui permet pas le développement de sa documentation illustrée de plus en plus goûtée par le public, de ses cartes, dessins, et aussi de l'information si variée qu'exige sa clientèle dans tous les domaines : politique, arts, sciences, littérature, modes, mondaines, etc.

Pour donner à ses lecteurs tout ce qu'ils attendent de lui, EXCELSIOR est dans l'obligation de paraître sur 4 ou 6 pages tous les jours avec le format courant des grands journaux parisiens ; mais les décrets en vigueur lui imposent jusqu'à nouvel ordre, par ce nombre de pages indispensable, de porter son prix à 0 fr. 15.

A partir du 1^{er} janvier 1919, le prix d'EXCELSIOR, ainsi transformé, est donc temporairement porté à 0 fr. 15.

Ce prix de vente étant provisoire, les abonnés continueront jusqu'à nouvel ordre à être reçus dans les conditions actuelles.

EXCELSIOR

sur 4 et 6 pages illustrées tous les jours

Le numéro 15 centimes

(Conformément au décret du 23 juillet 1918 modifié par la suite par les journaux à 0 fr. 15)

UNE RENAISSANCE LE CHAPEAU HAUT DE FORME

Ce que nous dit M. Gélot, qui fut le chapelier d'Edouard VII

Après une disparition presque totale de cinq années, le chapeau haut de forme, « lancé » par les présidents Poincaré et Clemenceau le jour de la « fête de la Délivrance », reparait dans toutes les vitrines des chapelieries en vogue. Il oppose aux coiffures guerrières la splendeur de ses reflets innombrables. Paré, paré en deux compartiments bien distincts, le civil, le militaire, les étalages offrent un tableau parfait de la disparition des pouvoirs. D'un côté, la gamme des kakis et des horizons ; de l'autre, la masse imposante des couvre-chefs du plus beau noir. Porté depuis le 17 novembre par nos présidents, puis le jour de Christmas, pour la revue des troupes américaines,

par le président Wilson, assez simplement vêtu d'une peau de bique, mais impeccablement coiffé d'un tout-roulé, le « gibus » — ce Poilu de la Paix — verra-t-il sa vogue renaitre ?

Je suis allé le demander à M. Gélot, qui fut l'honneur d'être le chapelier de S. M. le roi Edouard VII, et qui fut défilé dans son magasin non seulement nos officiers, mais nos arbitres de l'élégance.

M. Gélot, qui a gardé les manières affables, la ronde bonhomie des commerçants d'antan, M. Poincaré et qui fut — triste souvenir ! — celui de Ferdinand de Bulgarie, M. Gélot lève les bras au ciel :

— Si le haut de forme se portera, madame ? Mais il s'est toujours porté, et il se portera toujours !

M. Gélot semble prendre à témoin le portrait d'Edouard VII en habit de cour et les brevets pendus au mur. D'après de Buckingham, ils attestent que, depuis 1869, il fut le fournisseur attitré de la cour d'Angleterre — et ce n'est pas une minime consécration.

— Voyez-vous, me dit-il, on aura beau faire, on ne détruira pas le chapeau de soie. Qu'un officier, qu'un étranger « chic » viennent à Paris, que croyez-vous qu'ils achètent avant tout ?

— J'hésite à répondre. Il me semble qu'il y a tant et tant de choses qui peuvent tenter un officier, un étranger « chic ».

— Un haut de forme, affirme avec conviction le fournisseur du roi. Et il l'achètera à Paris, parce qu'il sait que, le lendemain, on le coiffera d'après l'air de sa figure. Car vous n'imaginez pas que le même chapeau puisse aller à deux clients différents ? Il faut, avant toute chose, fonder la physionomie de l'acheteur, l'interroger...

— Je regardai M. Gélot, un peu ahuri.

— Vous ne voulez pas dire qu'on puisse coiffer sur le haut de forme, qui semble s'y prêter assez peu, un grand nombre de variations ?

— Que si ! Une forme plus ou moins élevée du haut, des ailes plus ou moins larges, vous feront, quoique les différences soient peu sensibles, un tromblon, un grims, un tube particuliers. Pour l'établir, il n'est qu'à se souvenir

LE MONDE

MARIAGE PRINCIER

On s'étonne, même en nos jours de démocratie extrême, de voir des rois épouser des bergères. Il est plus rare encore qu'un berger reçoive une princesse comme cadeau de nouvel an. C'est pourtant ce qui est arrivé en Angleterre, où le commandant Ramsay, de la marine britannique, épousera prochainement la princesse Patricia, fille du duc de Connaught, petite-fille de la reine Victoria et sœur de la princesse héritière de Suède. Mme de Sévigné se fût étonnée de ce mariage autant que de celui projeté entre Lauzun et la grande Mademoiselle.

Pourtant, il faut dire que le berger, s'il est sans titre, comme la plupart des cadets britanniques, appartient à l'une des plus anciennes familles d'Écosse; il est le second frère du comte de Dalhousie, et pendant la guerre actuelle il s'est distingué particulièrement aux Dardanelles, où il a gagné la croix de l'Ordre du Service distingué. Il est maintenant attaché à l'état-major de l'Armée. Les Ramsays font remonter leur arbre généalogique jusqu'au douzième siècle; William de Ramsay



COMMANDANT RAMSAY, PRINCESSE PATRICIA fut, en 1320, l'un des signataires de la fameuse lettre adressée au pape, et affirmant l'indépendance de l'Écosse.

La princesse Patricia, appelée dans l'intimité "Princess Pat", est l'une des plus belles princesses royales d'Europe; elle est grande, elle est blonde, on vante la simplicité de ses manières et le charme de son sourire. Elle sacrifie aux arts, puisqu'elle peint avec talent, elle a même un joli crayon de caricaturiste, et, dans la famille royale, on s'amuse beaucoup de ses croquis.

Mais la princesse est avant tout une fervente des sports. C'est au Canada, où son père fut gouverneur général, qu'elle pratiqua le toboggan, le ski et le patin; qu'elle mania tour à tour les avirons, le filet de pêche et le fusil de chasse. C'est au Canada encore qu'elle donna son nom à un régiment d'infanterie légère. Les "Princess Pat's", dit l'Altesse Royale avait, de ses mains, brodé le drapeau, furent un des premiers régiments canadiens arrivés en France. Ils se distinguèrent dans mainte bataille, tandis que leur illustre marraine soignait les blessés de guerre. C'est enfin au Canada que la princesse vit beaucoup le commandant Ramsay; on assure même qu'un coup de foudre, reçu dans ce temps-là, provoqua le mariage de demain.

Son Altesse Royale la princesse Victoria-Patricia de Connaught eût pu être reine, princesse régnante tout au moins. En 1913, encore, le prince héritier de Mecklembourg-Strelitz recherchait sa main.

Elle a préféré se marier selon son cœur.

INFORMATIONS
— La duchesse de Croy et la marquise de Rosambo douairière sont de retour à Paris.

FIANCILLES
— On annonce les fiançailles de Mlle Suzanne Cheyrier de Noblet, fille du lieutenant-colonel Cheyrier de Noblet, et de Mme, née West, décédée, avec M. André de Roquigny du Fayel, fils de M. Arthur de Roquigny du Fayel et de Mme, née Douville de Franssu.

MARIAGES
— Hier a été béni, en l'église Saint-Roch, le mariage de miss Hélène Mary Begg, du major Byrne, avec le lieutenant Hamilton Fish Armstrong, de l'infanterie américaine, attaché militaire des États-Unis à Belgrade.

DEUILS
Nous apprenons la mort :

De M. Claude Cochon, député du Nord, qui vient de succomber à un accès de grippe, à l'âge de trente-cinq ans. Il avait été élu député de la deuxième circonscription de Dunkerque, en 1914.

M. Henry Cochon, qui s'était démis du mandat législatif. Lieutenant à l'état-major de la 12^e division d'infanterie et atteint par les gaz asphyxiants, ce vaillant officier avait été décoré de la croix de guerre et était titulaire de trois citations. M. Claude Cochon avait collaboré à la Revue hebdomadaire, au Journal des Débats, au Correspondant, au Bulletin de la Société de l'Histoire de France, à la Revue des questions historiques. Il avait épousé Mlle Fanelle et était le neveu de M. Denis Cochon, député de Paris.

De M. de Galard, qui a succombé, hier, en son domicile de la rue de l'Université. Très répandu dans la société parisienne, le comte de Galard avait épousé Mlle de Galard et était membre du Jockey, de l'Union et du Nouveau Cercle.

De M. Emile-Paul Roy, inspecteur général des Services de la police, de police, chevalier de la Légion d'honneur, décédé, hier, âgé de cinquante-cinq ans. Il faisait partie de la préfecture de police depuis 1883.

De l'enseigne de vaisseau Jacques Alger, fils de M. Alger, trésorier-payeur général du Cher, cité à l'ordre de l'Armée. Appartenant à l'équipage du Waldeck-Rousseau, il fut détaché au commandement d'un cargo transportant sur l'Adriatique des prisonniers autrichiens, qui rencontra une mine, prit feu et sombra.

De M. Edmond Rozier, président honoraire à la Cour d'appel de Bordeaux.

De M. Henri Duverger, président de Chambre honoraire à la même cour.

BIENFAISANCE

— Avant-hier, à ce lieu, au foyer du public de l'Opéra-Comique, la distribution aux petits Alsaciens, et Lorrains, auxquels s'étaient joints les enfants du personnel de l'Opéra-Comique, des cadeaux de Noël que leur a valu la magnifique représentation de la Fille de Mme Angot, donnée samedi dernier.

Le comte et la comtesse d'Haussonville et Mme Paul Dupuy présidaient à la répartition. Douze cents objets ont été distribués par les soins des dames du comité, aidées par MM. et Mmes Isola et par le personnel si dévoué de l'Opéra-Comique.

Préface d'adresses des amis de Nourissances, Mariages, Décor, etc. à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : de 6 heures à 6 heures, de 11 heures à 12 heures, de 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

AU BŒUF A LA MODE
8, rue de Valenciennes
CUISINE FRANÇAISE VIEILLE CAVE
PRIX DISCRETS, BIEN JUSTIFIÉS

LE "TIP" remplace le beurre
A. Pellerin, 82, rue Rambuteau (2/45 h 1/2)

B L O C - N O T E S

EXCELSIOR

J'AVAIS dit plus d'une fois à cette jeune personne de cinq ans : « Tu ne sais pas que c'est qu'un « jour de l'an » au temps de paix ! Tu n'as jamais connu que des jours de l'an de guerre, craintifs, silencieux, fénébreux, pleins d'angoisse et de restrictions. Tu ne te doutes pas de ce que t'apportera cette journée magnifique, où tout semble conduit par la baguette des fées. Tu verras Paris transformé, illuminé, rempli de fleurs et de chansons. Les jouets les plus splendides prendront tout seuls le chemin de ta maison. Et puis, surtout, tu verras des bons bonbons ! Le palais de nougat et de sucre candi dont parle la chanson n'est rien auprès de la vitrine d'un de nos confiseurs ! Le chocolat, les fruits glacés, les fondants, les caramels, les gâteaux et les petits fours les plus miraculeux vont t'apparaître à tous les coins de rue. Tu te nourriras, ce jour-là, de choses paradisiaques !... Tu verras... Tu verras !... »

La jeune personne m'écoulaient en ouvrant des yeux ébahis, et, malgré tout, un peu incrédules... Mais mon assurance finissait par la convaincre, et c'est dans la plus folle impatience qu'elle attendit, ce matin, les prodiges annoncés...

Seulement, voilà, je n'avais pas pu prévoir !... Ce matin, quand je me suis présenté chez elle avec un coffret de haut prix, dans lequel la datte, la figue et le pruneau mélangés leurs austères saveurs réglementaires, j'ai été péniblement impressionné en lisant dans ses yeux innocents une opinion déjà très arrêtée sur les boureaux de crânes !...
EMILE.

Le télégraphiste

Ce jeune homme, assis devant un clavier, n'est point, comme on pourrait croire, un virtuose, un rival de Pugno et Paderewski. C'est tout bonnement le télégraphiste sans ill du George Washington et c'est aussi l'homme qui, à cette heure, a incontestablement tenu le fil de l'espace le plus de mots. Le président Wilson, on le sait, se tint en communication permanente avec le monde entier au cours de sa traversée vers l'Europe.



LE TÉLÉGRAPHISTE DU « GEORGE WASHINGTON »

Il se tint en communication permanente avec le monde entier au cours de sa traversée vers l'Europe.

Prestige

Pendant l'année terrible, dans un wagon, des officiers allemands, fumant, sautant, crachant, célébraient bruyamment leurs prétendus exploits devant un petit Français mélancolique.

Messieurs, leur dit celui qui accompagnait l'enfant, voici le fils du général Marguerite !

Aussitôt les pandours se dressèrent comme mus par un ressort. Ils saluèrent militairement le gosse, se rassirent et se turent.

« Sans 75 »

Notre concours des prénoms nous a valu un nombre infini de lettres plus intéressantes les unes que les autres. Nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur en communiquer une des plus amusantes :

« Monsieur le directeur, Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

« Fidèle et assidu lecteur d'Excelsior, je voyais tous les jours défilier, en première page, les noms des saints de notre calendrier, sans avoir eu jusqu'à présent la joie d'apercevoir le mien. Quand, avant-hier, jour de Noël, j'aperçus mon prénom, « Marcel », ne doutant pas que la Providence

me l'eût fait connaître, je me suis dit : « C'est moi ! »

dence ait voulu pour ce jour me faire un petit cadeau, je calculai rapidement le nombre de jours passés sur cette terre : le résultat a dépassé... mon attente, si je peux m'exprimer ainsi. En effet, né le 4 avril 1899 à Paris, à onze heures du soir (maître du onzième), j'avais vécu exactement 7.265 jours, dont différence de 175 jours : je désespérais presque, quand j'eus l'idée tout à coup de soumettre le cas suivant à votre générosité bien connue : Sans 75 j'aurais eu exactement 7.090 jours exigés (exactement). Or, je suis artiller, Monsieur le directeur, et ne croyez-vous pas que notre « 75 », qui a si longtemps porté bonheur à notre chère France, ne puisse encore, malgré l'armistice, porter bonheur à un de ses autres serviteurs ? Espérant que le « 75 » me servira bien près de vous, je vous prie etc.

H. CHABOT.
Excelsior offre, bien volontiers, un abonnement d'un an au brave et spirituel artiller Chabot. Mais il ne peut l'admettre, sans injustice, au partage des bénéfices de l'année. Ce serait, en effet, porter préjudice aux ayants droit.

Etranges

Cet usage d'ouvrir l'année en se faisant des cadeaux rétrogrades est des plus anciens. Il remonte presque à la fondation de Rome.

Tatius, roi des Sabins, qui régna sur les Romains conjointement avec Romulus, ayant regardé comme de bon augure qu'on lui eût fait présent, au premier jour de l'an, de quelques branches coupées dans un bois consacré à Strenna, d'où est née la force, il convint en coutume ce qui n'avait été que l'effet du hasard. Il donna aux présents qu'il reçut depuis, au renouvellement de chaque année, le nom de strenna, dont nous avons fait étranges.

A des branches d'arbre, les Romains substituèrent des figues, du miel, symboles, comme nos bonbons, nos marrons glacés, nos croûtes de chocolat — d'avant la guerre — des douceurs qu'ils souhaitaient à leurs amis pendant le cours de l'année nouvelle. En signe de tribut, les clients joignaient une pièce d'argent aux étranges qu'ils offraient à leur patron.

Les chrétiens, après avoir réprouvé les étranges comme une institution du paganisme, finirent par les rétablir.

Les rois de France recevaient des étranges. On lit dans les Mémoires de Sully que ce surintendant, ayant été porter les étranges à Henri IV, le trouva au lit avec la reine. Le roi voulut néanmoins qu'il entrât et qu'il lui fit voir ses étranges. C'étaient des jetons d'or et d'argent, tant pour leurs Majestés que pour les filles d'honneur.

— Rosni, dit Henri IV, leur donnerez-vous aussi les étranges sans les embrasser ?

— Ma foi, sire, répartit l'avareux et bourru surintendant, je ne saurais dire, car j'ai autre chose à faire que de penser à l'amour !

Les deux manières

Il est déjà préoccupé des moyens d'obtenir de l'Allemagne la restitution des objets d'art rapinés dans nos régions envahies... Ces incompréhensibles ri-

chesses, en quel état les barbares nous les rendront-ils, s'ils nous les rendent ? Auront-ils eu, pour les tableaux et les statues capifs, les sculptures, les attentions, les précautions que nous eûmes, nous, pour les monuments d'Italie, transportés à Paris, non à la suite d'un pillage, mais à la suite d'un traité solennel, après les victoires de Montenotte, de Lodi, d'Arcola et de Rivoli ?

Vient-on un exemple de l'ingéniosité affectueuse avec laquelle furent traitées ces œuvres d'art — les célèbres cartons de l'Ecole d'Athènes, par exemple ? Lorsque Raphaël voulut peindre à fresque le tableau dont ce précieux dessin présente la composition, il s'en servit comme d'un pinceau. Avec le secours d'un piquoir, il cribla de trous cette esquisse géométrique. Dans la suite, afin de conserver ce magnifique dessin, exécuté sur papier, on le colla sur des toiles tendues. C'est dans cet état qu'on le voyait à l'ambroisine de Milan. Le collage avait été si mal fait, que le papier était froissé dans toute son étendue et plein de boursouflures. Loin de se racorder, les feuilles, en beaucoup d'endroits, montraient des vides de deux à trois doigts. Quand on voulait transporter ce dessin à Paris, il se trouvait entièrement détaché de sa toile. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, la partie inférieure était remplie de taches, d'infâmes crachats !

Dès qu'il parvint aux conservateurs du musée, ils le firent appliquer avec une extrême précision sur une toile nouvelle. Alors les frisées, les boursouflures, les lacunes, les taches disparurent... On eût dit que l'œuvre sortait une seconde fois des mains de son auteur.

La rime et la raison

Il y a des gens que le premier jour de l'an fait trembler au point qu'il peut être pour eux le dernier jour de leur vie, témoin cette épitaphe en vers :

Ci-gît dessous le marbre blanc
Le plus sage homme de Rennes,
Qui trempa le jour de l'an
De peur de donner des étranges.

Que les gens de Rennes ne s'émeuvent pas. Leur ville a été fourrée là, certainement, pour la rime et non pour la raison !

Musées payants ou gratuits ?

Le retour à Paris des œuvres d'art exilées en province par peur des nouveaux Huns remet sur l'eau la question des musées nationaux payants. On se rappelle, en effet, qu'un projet de loi, actuellement devant les Chambres, prévoit un droit d'entrée à la porte de nos célèbres collections. L'entrée demeurerait libre le dimanche. Une carte spéciale, une sorte de coupe-file artistique, serait instituée à l'usage des professeurs et des élèves de nos Ecoles nationales.

Avant la guerre, une vive opposition s'était déclarée parmi les artistes contre ce projet. Un des plus ardents à le condamner était Rodin :

— Pourquoi fermer les musées aux enfants pauvres ? Le dimanche, on n'y voit rien : il y a trop de monde, disait-il.

Et il ajoutait avec mélancolie :

— Quand j'étais mioche, que de fois ai-je

plus extrême politesse... incontestablement, pour si optimiste fusiez-vous, vous eussiez trouvé la nouvelle un peu grosse à avaler. Et, pourtant, nous en sommes là, comme le prouve cette curieuse photographie, prise, ces jours derniers, à Mayenne, et qui nous montre un de nos officiers s'entretenant avec un agent « casque à pointe ».

LE PONT DES ARTS

La Société des Toulousains de Toulouse a décidé de faire, auprès des pouvoirs publics, les démarches nécessaires pour faire restituer au musée de Toulouse un magnifique canapé antique qui fait l'orgueil du musée de Vienne, que l'Autriche a enlevé à l'illustre basilique romane de Saint-Sernin et qui fait partie du patrimoine artistique et historique de la ville de Toulouse.

Sous ce titre : Les aspects politiques de la guerre mondiale, M. Paul Louis vient de publier un nouveau volume plein d'aperçus intéressants sur la situation internationale, et sur la vie intérieure des différents Etats pendant la dernière phase de la guerre. Ce livre contient des chapitres particulièrement importants sur l'Allemagne et sur l'Autriche.

Le peintre Henri Matisse est parti pour la Côte d'Azur, où il passera tout l'hiver.

M. Edouard Schneider met actuellement la dernière main à deux volumes : La Chaire nautique et La Promenade amoureuse.

LE VEILLEUR.

voici les loyales explications de l'auteur :

« Il est en effet du sort des livres comme du destin des hommes. Des signes, des circonstances, les marquent dès leur apparition. Qu'ils fassent... Nous venons de vivre trop de jours passés, désespérés, dans les contrées de la solitude et de la mort, pour nous ennoyer des ironies de la vie... Pourtant, comme les joueurs dans les cabarets de village, il faut noter le coup sur l'ardoise noire.

« Ecrivains donc que ces contes nous fassent suggérer par d'horribles visions ou

Comme Ophélie, elle se noie en cueillant des fleurs. La trame de cette histoire, artificiellement naïve, est un peu lâche. Elle a d'ailleurs tant servi depuis La Religieuse portugaise ! Mais la regrettable Annie de Pond la revivra et la révélera par la bonté minutieuse des descriptions rustiques, par les arabesques capricieuses d'une imagination sautillante et lyrique.

VERS LUI, roman, par Jehanne d'Orléans.

Une petite fille de douze ans, moralement abandonnée, trouve, sur le bateau qui amène sa famille à Nourda, lord Othland.

Il est jeune, veuf et riche... toutes les qualités, quoi ! Il s'intéresse à la mignonne, qui lui voue son cœur précoce. Il devient son guide moral. Séparation. A vingt ans, elle retrouve son lord chez une vieille duchesse, où elle est l'écrite. Elle finit par l'épouser.

Par contraste, le fils du lord, dans le même temps que les enseignements paternels métamorphosait la petite sauvageonne, n'aboutit à rien. Il est vulgaire, poseur, il a tous les défauts. Sa marâtre a toutes les vertus.

TU AIMERAS DANS LA DOULEUR, roman, par André Mars.

Blond, beau, Xavier Le Prieur a eu la jambe coupée. France Drouault, qui visite les blessés avec madame sa mère, s'en éprend. Lui, qui est fantasque et amoureux d'une autre, met quelque temps à s'en apercevoir. Toutefois, il finit par épouser France... Nos courtisanes sont furieusement méchantes.

Mme Drouault console sa fille.

La Ligue des Femmes des Professions libérales a couronné ce roman.

LES SAUVEURS DU MONDE par Jean Vignaud

On dira :

— Encore un livre sur la guerre ! L'armistice des portes-plume belliqueuses n'est-il pas encore signé ? Jusques à quand versera-t-on, à fiols, l'encre innocente ?

Il est vrai, avec les livres de guerre entassés, on édifierait, je crois, une pyramide à faire piler — si l'on ose dire — celle de Chéops.

L'originalité des Sauveurs du Monde, c'est d'être un livre de guerre écrit par un homme de métier, par un véritable écrivain. L'art y égale le courage. Au reste,

d'affreuses confidences dans quelques coins des Vosges ou d'Alsace... De la leur douleur...

« Et ils paraissent à des heures triomphales ! »

« On criera peut-être au contretemps... Qu'importe !... Nous avons volontairement frappé fort, afin que, dans la fureur de vivre, les oreilles et les yeux des hommes ne puissent se fermer... que certains ne puissent oublier de quel prix cette Paix (leur œuvre immortelle) lui payée par les Sauveurs du Monde... »

Quand on a lu ces admirables récits de guerre rédigés avec sérénité, dans le sang et dans le feu, la mélancolie vous étirent de tant de qualités décisives sacrifiées, jetées, chaque jour, dans ce moderne tonneau des Danaïdes : l'Actualité.

Jean-Jacques BROUSSON.

THÉÂTRES

SOUVENIRS DE M^{me} MARIQUITA

Mme Mariquita, la maîtresse de ballets de l'Opéra-Comique, vient de prendre sa retraite. Nous avons eu hier, avec elle, une conversation au cours de laquelle nous l'avons sollicitée d'évoquer pour nos lecteurs quelques souvenirs de sa longue et brillante carrière.

— Des souvenirs ? nous a-t-elle répondu. Croyez-vous que la danse ait conservé tant d'administrateurs ? Je l'ai servie avec beaucoup de foi, de passion, de sincérité. Que dire de plus ? Quant à ma vie, songez que Jules Janin avait entrepris d'écrire mes Mémoires. J'étais encore bien jeune ! Maintenant je ne suis presque plus rien, et je n'ai plus de mémoire.

Pour avoir l'air de ne pas insister, nous avons parlé de choses récentes, de l'allégorie Au beau jardin de France, par exemple, dont la musique est de M. Casadesu.

— Ce fut ma dernière création, dit en souriant Mme Mariquita.

— Les débuts ?

— C'est si loin ! A sept ans, je chantais et je dansais aux Financières sous le nom de Fanny. J'ai joué avec Paul Legrand, qui fut le rival de Deburau.

— Vous avez connu le mime célèbre ?

— Son fils, oui ! C'était aussi un grand artiste, mais, vous savez, ce sont des souvenirs d'enfance, et à cet âge tout est beau. Comme j'étais délicate et que le climat de Paris ne me valait rien, je retournai en Afrique.

— Vous en veniez donc ?

— Je me vois toujours à Alger dans ma première enfance. Il paraît que je suis italienne. C'est possible ! Je n'ai pas d'état civil. C'était si naturel, à cette époque ! Maintenant ce sont les grandes dames qui font du théâtre !

— J'allais de ville en ville. La femme qui m'a élevée voyageait avec des musiciens, des chanteurs, des artistes, je pourrais même dire des saltimbanques, mais ils avaient du bon... ces saltimbanques-là.

— Déjà je chantais, je dansais.

— A Paris, je remportai mon premier succès dans les Bibelots du Diable, aux Variétés. J'étais l'élève de Paul Aérien, j'ai gardé de lui des principes, des convictions. A seize ans, je suis partie comme première danseuse pour le Théâtre Royal de Madrid. Il n'y avait pas encore de chemins de fer, et les voyages en diligence étaient d'un charme pittoresque un peu fatigant. Mais revenons à Paris. Offenbach est venu me chercher au concert du Palais-Royal (concert Jacquini). Il y avait là Darcier, Berthelier, Marie Siot et moi, qui chantais — et dansais — des chansons espagnoles. Offenbach m'engagea comme Colombine aux Bouffes-Parisiens, qui étaient aux Champs-Élysées pendant la belle saison et au passage Choiseul pendant la saison d'hiver.

— Je fus ensuite première danseuse à la Porte-Saint-Martin avec Marc Fournier. Je ne faisais pas encore de ballets à cette époque. Je dansais ceux des autres... qui avaient, d'ailleurs, beaucoup de talent.

— J'en avais fini avec les cafés chantants comme le café du Géant — où j'accompagnais le géant à cause de mon âge et de ma petite taille — comme le café de France, qui était sur les boulevards, à l'endroit où s'élève actuellement un magasin de nouveautés. Mais je ne dis pas de mal de ces prédécesseurs du moderne café-concert. On y rencontrait de véritables artistes, et quelques jeunes y venaient chanter pour pouvoir continuer leurs études au Conservatoire. C'est au café de France que j'ai connu Agar.

— J'ai fait toutes les grandes créations de la Porte-Saint-Martin, notamment celle du Tour du Monde, que j'ai reprise au Châtelet, Ah ! ce Tour du Monde, je l'ai dansé mille soixante-six fois à Paris. Je devins ensuite maîtresse de ballets à la Gaité et aux Folies-Bergère. J'ai fait les plus jolies choses à la Gaité, entre autres La Fée aux chèvres, mais j'attachais si peu d'importance à cela ! Je ne me souviens que du talent, de l'ingéniosité et de la couleur qui se dégageaient en faveur du ballet. C'était l'époque des portes dorées. J'étais encore à la Gaité lorsque M. Carré vint m'engager pour l'Opéra-Comique. Le reste, ce sont des histoires d'hier... Oui, j'ai connu un Paris étincelant, où le théâtre et le journalisme avaient des rapports de tous les jours. J'ai connu Villermessant, André Scholl, Janin et Albert Wolff... celui dont tout le monde avait peur. J'aurais pu prendre des notes, mais si je vous disais que je n'ai jamais écrit un de mes ballets ! Je ne laisse pas un manuscrit. Cela fait le désespoir de mes héritiers.

— Mme Mariquita a une bonne humeur de la plus exquise jeunesse. Comme nous la remercions, au moment de partir, elle nous confie :

— Je suis très inquiète, très inquiète. Je ne suis pas en mesure de me défendre, de me défendre, et vous savez maintenant des choses que je n'ai dites à personne. Ne me racontez pas, j'ai toujours eu horreur de ça.

Nous avons lâchement promis, mais Mme Mariquita est l'indulgence même. — ROGER VALBELLE.

UNE AVENTURE NOUVELLE DE SHERLOCK HOLMES

LA VALLÉE DE LA PEUR

Roman inédit

par

CONAN DOYLE

PREMIÈRE PARTIE

LE DRAME DE BIRLSTONE

II. — Propos de Sherlock Holmes (Suite)

Il se trouve que je connais le premier assassin de la chaîne, de cette chaîne qui commence à Moriarty pour aboutir à un certain nombre de misérables comparés à des pickpockets, maîtres-chanteurs, ardeurs, rattachés à lui par toutes sortes de crimes. Le chef d'état-major de la troupe est le colonel Sebastian Moran, le quel sait se tenir en dehors, au-dessus, à l'abri de la loi, tant que Moriarty lui-même. Combien croyez-vous que Moriarty le paye ?

— Dites. — Six mille livres par an. Le professeur en cela, suit la méthode américaine : il rétribue le mérite. C'est un détail que j'ai su par hasard. Six mille livres : plus que le traitement d'un premier ministre. Vous imaginez dès lors ce que peut gagner Moriarty, et sur quelle échelle il opère. Autre chose, j'ai eu la curiosité de re-



SHERLOCK HOLMES incarné par Gémier

chercher, ces derniers temps, un certain nombre de chèques payés par Moriarty : quelques-uns innocents, bien que quelques-uns, puisqu'ils avaient servi à régler des dépenses domestiques. Ils étaient au nom de six hommes différents. Cela ne vous impressionne pas ?

— C'est, effectivement, très singulier. Mais qu'en concluez-vous ?

— Que le professeur ne veut pas qu'on jase sur sa situation financière, qu'il tient à ne rien laisser savoir à personne. Il est pour moi hors de doute que cet homme a vingt comptes en banque, et que le principal de sa fortune se trouve, à l'étranger, dans les coffres de la Deutsche Bank ou du Crédit Lyonnais. Quand vous aurez un ou deux ans de loisirs, étudiez le professeur Moriarty, je vous le recommande.

Petit à petit, à mesure que se poursuivait la conversation, Mac Donald se laissait absorber jusqu'à perdre de vue l'objet de sa visite. Mais il avait l'esprit posé, dit-on, par le professeur Moriarty, il ne tarda pas à se rendre compte.

— J'ai le temps d'y songer, dit-il. Vos intéressantes anecdotes nous éloignent de notre chemin, monsieur Holmes. Ce qui compte, c'est qu'il vous paraît y avoir connexion entre le professeur et le crime : cela ressortait du message de votre Porlock. Ne pourrions-nous pas, pour nos besoins immédiats, pousser plus loin nos conjectures ?

Nous pouvons former certaines hypothèses relativement aux mobiles du crime.

La Porte-Saint-Martin, j'ai voulu honorer la mémoire d'Edmond Rostand, en faisant une brillante reprise de *Cyrano de Bergerac*, avec Mlle Gabrielle Dorziat dans le rôle de Roxane. M. Jean Coquelin dans celui de Raguenaud, qui a été, et M. Pierre Magnier dans le rôle de Cyrano. Au Nouvel-Ambigu, Mlle Marcelle Lender et M. Dumény ont joué une pièce nouvelle de M. Albert Willemetz.

Quand seront terminées les représentations de *Daphnis et Chloé* au Théâtre d'Edouard-VII, M. Alphonse Franck montrera une comédie inédite de Mme Rosemonde Rostand, avec une musique de scène de M. Tiarko Richelin.

Dans le courant de la saison, le théâtre Sarah-Bernhardt représentera une pièce nouvelle de M. François Porché : *La Jeune Fille aux yeux roses*. Le jeune auteur de la *Finette* a écrit, suivant la formule qu'il a inaugurée au théâtre Antoine, une comédie symbolique à grand spectacle, où il flagelle la routine, la papeterie et la bureaucratie. Mme Simone en jouera le principal rôle féminin, et M. Raimu a été engagé spécialement pour incarner un personnage comique.

C'est au Gymnase que nous verrons la première pièce nouvelle de M. Henry Bernstein. Elle est provisoirement intitulée *Eros*.

Comédie-Française. — A la matinée d'aujourd'hui, Mlle Gémier reprendra le *Misanthrope*.

Au Grand-Théâtre de Lyon. — Splendide représentation de *Thais*, avec les admirables artistes André Vally et Maurice Renaud. Interprétation brillante et émouvante. Public enthousiaste.

LA PIE QUI CHANTE

150, rue Montmartre

LA REVUE LA PLUS GAIE

me. Autant que j'en juge par vos déclarations, l'assassinat serait, pour le moment, inexplicable, ou, du moins, inexplicable. Supposé que l'instigateur en soit celui que nous connaissons, je vois s'imposer à l'examen deux sortes de mobiles. Mais d'abord, sachiez ceci : Moriarty gouverne ses gens avec une douceur de fer. Il les soumet à une discipline effroyable. Son œil ne prévoit qu'une peine : la mort. Admettons que la victime du meurtre de Douglas, dont un des affidés préside la mort imminente, est d'une façon ou d'une autre, trahi son chef : son châtiment devait suivre, et toute la bande en être informée, ne fût-ce qu'à titre d'enseignement salutaire.

— Première hypothèse, monsieur Holmes. — Ou bien — et voici la seconde — Moriarty n'a vu dans cette affaire d'assassinat qu'une affaire comme une autre. Est-ce qu'il y a eu vol ?

— Je figure. — Dans ce cas, bien entendu, la seconde hypothèse prévaudrait sur la première. La promesse d'une part de butin aurait incité Moriarty à maltraiter le crime : à moins qu'on ne l'ait simplement payé pour cela. Les deux explications sont également plausibles. De toute façon, ou s'il y en a une troisième, c'est à Birlstone que nous devons aller nous en éclaircir. Je connais trop mon individu pour le croire capable d'une négligence qui nous mènerait sur sa piste.

— Allons donc à Birlstone ! s'écria Mac Donald, qui, la-dessus, bondit de sa chaise. Ma parole, il est plus tard que je ne pensais. Messieurs, je vous donne cinq minutes pour vos préparatifs, pas davantage.

C'est plus qu'il ne nous faut, répondit Holmes, échangeant en un clin d'œil sa robe de chambre contre un veston. Chemin faisant, monsieur Mac, je vous prie de bien vouloir me donner sur le crime tous les détails possibles.

Tous les détails possibles se réduisaient à un petit nombre, mais que Holmes jugea dignes de la plus grande attention. Il écoutait avec une satisfaction visible, en se frottant le menton, sous des yeux d'une longue période de semaines stériles ; or les facilités spéciales ont toutes cela de commun qu'elles deviennent une charge quand on n'en a pas l'emploi ; et mon ami retrouvait enfin l'occasion d'exercer des siennes. Ce courant aiguisé comme une lame s'écoula et se roula dans l'inaction. Au premier appel qu'on lui adressait, les yeux de Sherlock Holmes brillaient, ses joues pâles rougissaient une teinte plus chaude, toute son ardente figure laissait transparaître une flamme intérieure. Penché en avant dans le cab, il était tout oreilles, attendant que Mac Donald nous exposât les brèves données du problème que nous allions aborder dans le Sussex. Tout ce que savait l'inspecteur, c'était ce que lui avait appris un bout de billet reçu le matin, de bonne heure, par le train des latiers. White Mason, le chef de la police locale, étant de ses amis, l'avait avisé plus vite qu'on n'a coutume de prévenir Scotland Yard quand on a besoin de son intervention.

— Il est là, est là, est là, qu'on mande assez tôt la police métropolitaine pour qu'elle parte sur une piste fraîche.

Mac Donald nous communiqua la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher inspecteur Mac Donald, je requiers d'autre part vos services dans la forme officielle. Ceci n'est qu'un mot pour vous. Faites-moi savoir télégraphiquement par quel train du matin vous comptez venir à Birlstone, et je vous attendrai à la gare si rien ne m'en empêche, ou l'on vous y attendra pour moi. Nous avons ici une affaire qui va rouler. Ne perdez pas une minute. Tâchez d'amener M. Holmes : je lui promets quelque chose à sa convenance. N'oubliez qu'il y a un mort, tout semblait avoir été combiné uniquement pour un effet de théâtre. Ma parole, ça va rendre l'âme. Votre ami ne m'a pas l'air d'un sot, déclare Holmes. »

Loin de là, monsieur White Mason est un homme fort dégoûté, autant que je peux m'y connaître.

— Il n'ajoute rien dans sa lettre ?

— Simplement qu'il nous racontera tout de vive voix.

— Alors, comment savez-vous qu'il s'agit d'un M. Douglas et d'un horrible meurtre ?

— Par le rapport. Le rapport n'emploie pas l'expression « horrible » — elle n'a pas

cours chez nous. Il désigne, nommément John Douglas et donne quelques précisions. La mort est la conséquence de blessures à la tête occasionnées par une arme à feu. L'alarme a été donnée vers huit heures. Indubitablement on se trouve en présence d'un crime, mais on n'a pas encore opéré d'arrestation. Enfin, y a dans l'affaire certaines particularités curieuses et troublantes. C'est absolument tout pour le moment, monsieur Holmes.

— Eh bien, nous en resterons là, s'il vous plaît. La tentation de bâtir des théories prématurées sur des données insuffisantes n'est rien moins que le fléau de notre profession. Jusqu'ici, je ne vois de certain que deux choses : une grande intelligence à Londres, et un mort dans le Sussex. Nous allons essayer d'apercevoir la chaîne qui les relie.

III

Le drame de Birlstone

On voudrait bien permettre que je laisse un instant de côté mon humble personne pour exposer, à la lumière de nos renseignements ultérieurs, les événements qui



LE PROFESSEUR MORIARTY incarné par Harry Baur

précéderont notre arrivée sur la scène du drame. Par ce moyen seulement on pourra juger des personnages et connaître l'échange de leur destin.

Le village de Birlstone est un très ancien petit groupe de cottages en pans de bois, sur la limite nord du comté de Sussex. Il n'a subi aucune altération durant des siècles ; mais, dans les dernières années, sa situation et son aspect pittoresque ont attiré un certain nombre de riches résidents, dont les villas semblent éligner de l'œil à travers les forêts d'alentour. Dans le pays, on considère ces villas comme constituant la lisière extrême de la grande forêt de Weald, qui va s'amincissant de plus en plus vers les dunes craayeuses du Nord. Quelques petits magasins ont commencé de s'installer à Birlstone pour les besoins de la population nouvelle ; en sorte qu'on peut envisager dès maintenant le jour où ce village suranné aura fait place à une ville moderne. Il est le centre d'une région très étendue, puisqu'on doit aller jusqu'à Tunbridge Wells, à dix ou quinze milles dans l'est, sur les confins du Kent, pour rencontrer une autre localité de quelque importance.

A un demi-mille environ de la ville, dans un très vieux parc fameux par ses énormes hêtres, se dresse le manoir de Birlstone. Une partie de ce vénérable édifice date de la première croisade ; au centre du domaine que lui avait octroyé Guillaume-le-Roux, Hugo de Capus bâtit à l'époque une petite forteresse, que le feu détruisit en 1543, et dont quelques pierres angulaires, noircies par la fumée, furent utilisées quand, sous les Stuart, une maison de campagne construite en briques fit table rase du château féodal. Le manoir, avec ses nombreux pignons et ses fenêtres à losanges demeurant tel que son propriétaire l'avait laissé au début du dix-septième siècle. Des deux fossés qui gardaient la demeure à laquelle il s'était substitué, on avait assésé le plus grand, pour le réduire à la condition de jardin potager. L'autre continuait d'entourer la maison. Il mesurait quarante pieds de large, mais n'avait guère que quelques pieds de profondeur.

Un petit ruisseau l'alimentait et le prolongait, de sorte que l'eau, bien que trouble, n'en était ni croupissante ni malsaine ; le rez-de-chaussée alignait ses fenêtres à un pied seulement de la surface. On n'accédait au château que par un pont-levis, dont les chaînes et le tambour, rongés par la rouille, étaient longtemps restés hors d'usage ; mais les derniers occupants du manoir, avec une énergie bien caractéristique, avaient tout fait remettre en état, et non seulement le pont-levis pouvait maintenant fonctionner, mais on le remontait chaque soir et on le rebaisait chaque matin. Par cette coutume renouvelée de la féodalité, le manoir s'isolait toutes les nuits dans son île, ce qui allait avoir une relation directe avec les mystérieux événements qui bientôt passeraient tout l'Angleterre.

La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

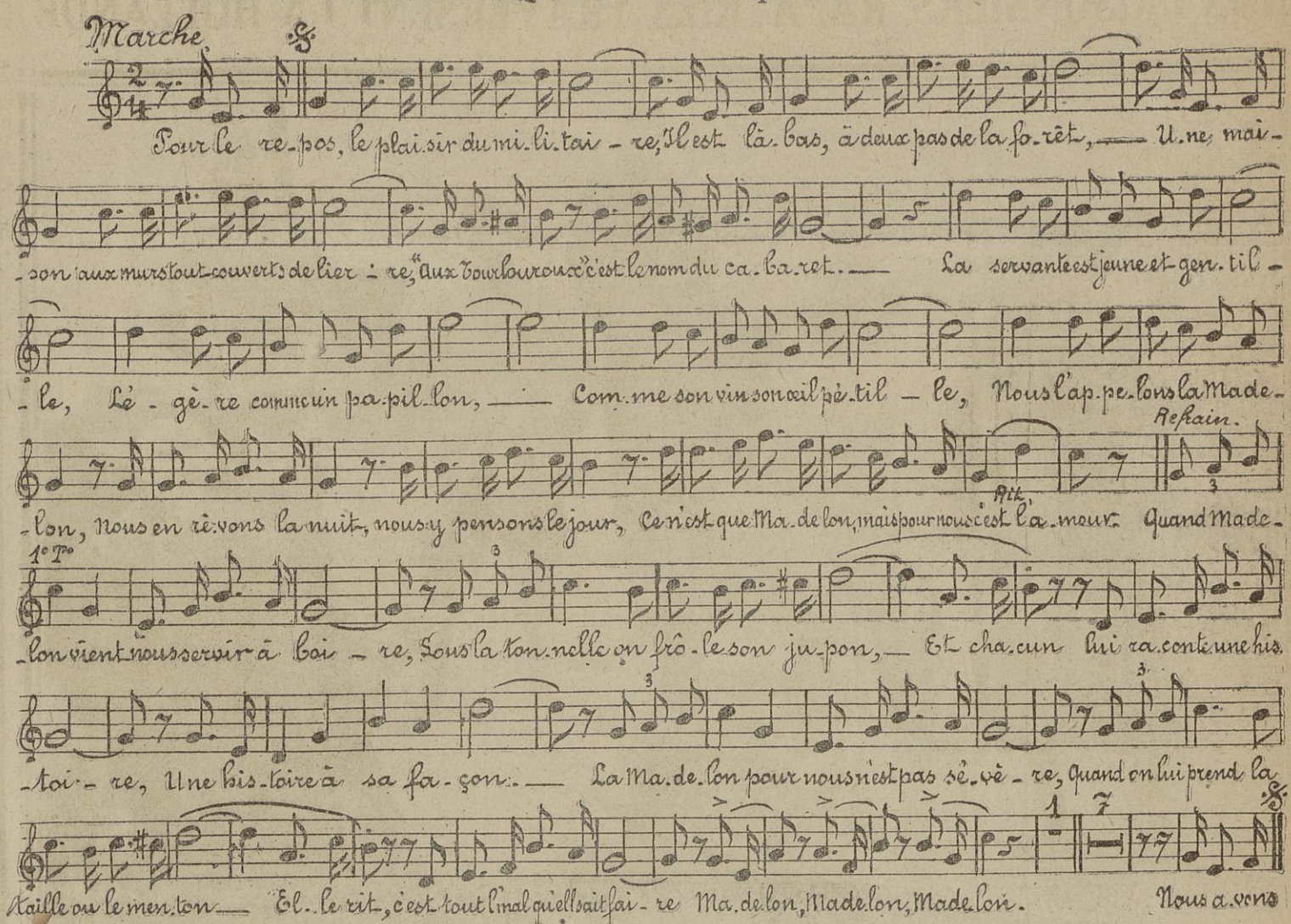
La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

La dérogation s'est réfléchi après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

LA CHANSON DU SOLDAT

QUAND MADELON...

Paroles de Louis BOUSQUET. — Musique de Camille ROBERT



Copyright by Bousquet, L. Bousquet, éditeur, 61, St-Denis, Paris. — Droits d'exécution, de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

II

Nous avons tous au pays une payse
Qui nous attend et que l'on épousera.
Mais elle est loin, bien trop loin pour qu'on lui dise
Ce qu'on fera quand la classe rentrera.
En comptant les jours on soupire,
Et quand le temps nous semble long,
Tout ce qu'on ne peut pas lui dire
On va le dire à Madelon.

On l'embrasse dans les coins. Elle dit : « Veux-tu finir... »
On s'figure que c'est l'autre, ça nous fait bien plaisir.

(Au refrain.)

III

Un caporal, en képi de fantaisie,
S'en fut trouver Madelon un beau matin.
Et, fou d'amour, lui dit qu'elle était folle
Et qu'il venait pour lui demander sa main.
La Madelon, pas bête, en somme,
Lui répondit en souriant :
« Et pourquoi prendrais-je un seul homme
Quand j'ai tant de régiment ? »

Tes amis vont venir. Tu n'auras pas ma main.
J'en ai bien trop besoin pour leur verser du vin.

(Au refrain.)

COMMENT NAQUIT MADELON

M. Bousquet, parolier expert, auteur de la *Médaille d'argent*, de *Bous-Bous*, et de bien d'autres œuvres comiques, et le chanteur populaire Bach s'en allèrent, un beau matin, chez le musicien Camille Robert, dont la réputation, comme compositeur de « musiques militaires », était, déjà, solidement établie.

— J'exposai à Camille Robert, nous dit M. Bousquet, le but de notre visite. Bach désirait chanter une marche, et moi, je cherchais une mélodie appropriée. Robert se mit, aussitôt, au piano, et j'enregistrai la coupe. Au fur et à mesure qu'il jouait son pas redoublé, je chiffrais les syllabes, selon l'usage, et, sur les dernières notes, mentalement, je fredonnai : « Madelon, Madelon, Madelon ! »

« Et ce fut la naissance de Madelon. J'écrivis la chanson entière. Bach en fut ravi. Elle convenait à son tempérament et à sa voix. »

Et Bach, le visage ouvert et jovial, l'œil gai et le nez retroussé, ajouta :
« J'ai chanté *Quand Madelon*... au front, pour la première fois, à Elval, près de Raon-l'Étape. Car j'ai été le premier chanteur aux armées. J'y avais été envoyé par le général Galliéni. C'est vous dire comment j'ai été accueilli par les soldats. »

« Donc, je commence. Je leur chante quelques chansonsnettes de mon répertoire. Ils s'amusaient, ils riaient à gorge déployée, ils applaudissaient, comme seuls applaudissent les soldats. J'arrive

à Madelon. Alors, il y eut un peu de surprise. Ce n'était plus la banale chanson de café-concert. Il y avait quelque chose de mieux et de plus qu'ils saisissent. Ils me redemandèrent la chanson, et tous reprirent en chœur : « Madelon, Madelon, Madelon ! »

« Et ce fut l'entrée, dans le monde militaire, de *Madelon*. En somme, on peut dire que c'est le point qui l'a créée. Il l'a faite sienne tout de suite. Depuis, elle a eu l'honneur d'être adoptée comme marche par la 66^e division de chasseurs, et par bien d'autres encore. »

« Enfin, au concert, Polin, l'as des tourlourous, l'a chantée. Et ce fut, pour elle, la consécration définitive. Voilà l'histoire de *Madelon* ! — H. S.

M. L. BOUSQUET
auteur des parolesLE CHANTEUR BACH
créateur de « Madelon »LE « TOURLOUROU » POLIN
qui a chanté « Madelon »M. CAMILLE ROBERT
auteur de la musique

Les Alsaciens-Lorrains à la maison des Jardies

Hier, à l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Gambetta, une délégation du Comité central de la Fédération des sociétés alsaciennes-lorraines s'est rendue à la maison des Jardies, à Sévres-Ville-d'Avray.

M. Sansbœuf, président de la délégation, a prononcé une allocution, dans laquelle il a dit que la visite de cette année avait un caractère exceptionnel, au lendemain de la libération de l'Alsace-Lorraine, consacrée si dignement par les grandes et inoubliables manifestations de nos populations de l'Est.

L'Allemagne, a-t-il ajouté, nous a fait trop souffrir pour que l'on ne prenne pas toutes les mesures pour lui enlever toute velléité de recommencer un jour. Pour cela, il faut l'écarter, lui faire sentir la loi du vainqueur.

C'est à cette condition seulement que nous pourrions vivre en toute liberté et assurer au monde la tranquillité et la paix.

Puis M. Charles Metzler, au nom de ses compatriotes d'Alsace-Lorraine, a remercié M. Sansbœuf de la propagande inlassable qu'il a faite pendant quarante-sept ans en faveur de la cause du Droit.

Le révérend de Gambetta et de Déroulède, qui était le nôtre, a-t-il dit, est enfin réalisé. Metz et Strasbourg vont de nouveau flotter nos trois couleurs sur leurs antiques cathédrales. Aussi, en ce jour anniversaire, nous nous vouons à l'émigration toute notre gratitude. Nous estimons qu'ayant moralement contribué, par votre incessant labeur patriotique, au retour de nos deux chères provinces, vous avez aussi, non cher président, bien servi la patrie et bien mérité de vos compatriotes.

La délégation s'est retirée après quinze jours et a été déposée sur le lit mortuaire du grand Français.

Le congrès de la Syrie

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

MARSEILLE, 31 décembre. — Marseille et la région provençale se préparent à un grand événement qui se produira le 3 janvier prochain : l'ouverture, à Marseille, du Congrès français de la Syrie. Organisé sur l'initiative de notre chambre de commerce, ce congrès sera présidé par M. Franklin-Bouillon, président de la commission des Affaires extérieures de la Chambre des

Bourse de Paris du 31 décembre 1918

MARCHE OFFICIEL. — 50. 88 30 — 4%, 71 15 — 4%, 1918 lib., 71 80 — non lib., 72 50 — 3%, 61 50 — 3%, 1918 lib., 62 50 — non lib., 64 50 — 2%, 1918 lib., 63 50 — non lib., 65 50 — 1%, 1918 lib., 64 50 — non lib., 66 50 — 1%, 1918 lib., 65 50 — non lib., 67 50 — 1%, 1918 lib., 66 50 — non lib., 68 50 — 1%, 1918 lib., 67 50 — non lib., 69 50 — 1%, 1918 lib., 68 50 — non lib., 70 50 — 1%, 1918 lib., 69 50 — non lib., 71 50 — 1%, 1918 lib., 70 50 — non lib., 72 50 — 1%, 1918 lib., 71 50 — non lib., 73 50 — 1%, 1918 lib., 72 50 — non lib., 74 50 — 1%, 1918 lib., 73 50 — non lib., 75 50 — 1%, 1918 lib., 74 50 — non lib., 76 50 — 1%, 1918 lib., 75 50 — non lib., 77 50 — 1%, 1918 lib., 76 50 — non lib., 78 50 — 1%, 1918 lib., 77 50 — non lib., 79 50 — 1%, 1918 lib., 78 50 — non lib., 80 50 — 1%, 1918 lib., 79 50 — non lib., 81 50 — 1%, 1918 lib., 80 50 — non lib., 82 50 — 1%, 1918 lib., 81 50 — non lib., 83 50 — 1%, 1918 lib., 82 50 — non lib., 84 50 — 1%, 1918 lib., 83 50 — non lib., 85 50 — 1%, 1918 lib., 84 50 — non lib., 86 50 — 1%, 1918 lib., 85 50 — non lib., 87 50 — 1%, 1918 lib., 86 50 — non lib., 88 50 — 1%, 1918 lib., 87 50 — non lib., 89 50 — 1%, 1918 lib., 88 50 — non lib., 90 50 — 1%, 1918 lib., 89 50 — non lib., 91 50 — 1%, 1918 lib., 90 50 — non lib., 92 50 — 1%, 1918 lib., 91 50 — non lib., 93 50 — 1%, 1918 lib., 92 50 — non lib., 94 50 — 1%, 1918 lib., 93 50 — non lib., 95 50 — 1%, 1918 lib., 94 50 — non lib., 96 50 — 1%, 1918 lib., 95 50 — non lib., 97 50 — 1%, 1918 lib., 96 50 — non lib., 98 50 — 1%, 1918 lib., 97 50 — non lib., 99 50 — 1%, 1918 lib., 98 50 — non lib., 100 50 — 1%, 1918 lib., 99 50 — non lib., 101 50 — 1%, 1918 lib., 100 50 — non lib., 102 50 — 1%, 1918 lib., 101 50 — non lib., 103 50 — 1%, 1918 lib., 102 50 — non lib., 104 50 — 1%, 1918 lib., 103 50 — non lib., 105 50 — 1%, 1918 lib., 104 50 — non lib., 106 50 — 1%, 1918 lib., 105 50 — non lib., 107 50 — 1%, 1918 lib., 106 50 — non lib., 108 50 — 1%, 1918 lib., 107 50 — non lib., 109 50 — 1%, 1918 lib., 108 50 — non lib., 110 50 — 1%, 1918 lib., 109 50 — non lib., 111 50 — 1%, 1918 lib., 110 50 — non lib., 112 50 — 1%, 1918 lib., 111 50 — non lib., 113 50 — 1%, 1918 lib., 112 50 — non lib., 114 50 — 1%, 1918 lib., 113 50 — non lib., 115 50 — 1%, 1918 lib., 114 50 — non lib., 116 50 — 1%, 1918 lib., 115 50 — non lib., 117 50 — 1%, 1918 lib., 116 50 — non lib., 118 50 — 1%, 1918 lib., 117 50 — non lib., 119 50 — 1%, 1918 lib., 118 50 — non lib., 120 50 — 1%, 1918 lib., 119 50 — non lib., 121 50 — 1%, 1918 lib., 120 50 — non lib., 122 50 — 1%, 1918 lib., 121 50 — non lib., 123 50 — 1%, 1918 lib., 122 50 — non lib., 124 50 — 1%, 1918 lib., 123 50 — non lib., 125 50 — 1%, 1918 lib., 124 50 — non lib., 126 50 — 1%, 1918 lib., 125 50 — non lib., 127 50 — 1%, 1918 lib., 126 50 — non lib., 128 50 — 1%, 1918 lib., 127 50 — non lib., 129 50 — 1%, 1918 lib., 128 50 — non lib., 130 50 — 1%, 1918 lib., 129 50 — non lib., 131 50 — 1%, 1918 lib., 130 50 — non lib., 132 50 — 1%, 1918 lib., 131 50 — non lib., 133 50 — 1%, 1918 lib., 132 50 — non lib., 134 50 — 1%, 1918 lib., 133 50 — non lib., 135 50 — 1%, 1918 lib., 134 50 — non lib., 136 50 — 1%, 1918 lib., 135 50 — non lib., 137 50 — 1%, 1918 lib., 136 50 — non lib., 138 50 — 1%, 1918 lib., 137 50 — non lib., 139 50 — 1%, 1918 lib., 138 50 — non lib., 140 50 — 1%, 1918 lib., 139 50 — non lib., 141 50 — 1%, 1918 lib., 140 50 — non lib., 142 50 — 1%, 1918 lib., 141 50 — non lib., 143 50 — 1%, 1918 lib., 142 50 — non lib., 144 50 — 1%, 1918 lib., 143 50 — non lib., 145 50 — 1%, 1918 lib., 144 50 — non lib., 146 50 — 1%, 1918 lib., 145 50 — non lib., 147 50 — 1%, 1918 lib., 146 50 — non lib., 148 50 — 1%, 1918 lib., 147 50 — non lib., 149 50 — 1%, 1918 lib., 148 50 — non lib., 150 50 — 1%, 1918 lib., 149 50 — non lib., 151 50 — 1%, 1918 lib., 150 50 — non lib., 152 50 — 1%, 1918 lib., 151 50 — non lib., 153 50 — 1%, 1918 lib., 152 50 — non lib., 154 50 — 1%, 1918 lib., 153 50 — non lib., 155 50 — 1%, 1918 lib., 154 50 — non lib., 156 50 — 1%, 1918 lib., 155 50 — non lib., 157 50 — 1%, 1918 lib., 156 50 — non lib., 158 50 — 1%, 1918 lib., 157 50 — non lib., 159 50 — 1%, 1918 lib., 158 50 — non lib., 160 50 — 1%, 1918 lib., 159 50 — non lib., 161 50 — 1%, 1918 lib., 160 50 — non lib., 162 50 — 1%, 1918 lib., 161 50 — non lib., 163 50 — 1%, 1918 lib., 162 50 — non lib., 164 50 — 1%, 1918 lib., 163 50 — non lib., 165 50 — 1%, 1918 lib., 164 50 — non lib., 166 50 — 1%, 1918 lib., 165 50 — non lib., 167 50 — 1%, 1918 lib., 166 50 — non lib., 168 50 — 1%, 1918 lib., 167 50 — non lib., 169 50 — 1%, 1918 lib., 168 50 — non lib., 170 50 — 1%, 1918 lib., 169 50 — non lib., 171 50 — 1%, 1918 lib., 170 50 — non lib., 172 50 — 1%, 1918 lib., 171 50 — non lib., 173 50 — 1%, 1918 lib., 172 50 — non lib., 174 50 — 1%, 1918 lib., 173 50 — non lib., 175 50 — 1%, 1918 lib., 174 50 — non lib., 176 50 — 1%, 1918 lib., 175 50 — non lib., 177 50 — 1%, 1918 lib., 176 50 — non lib., 178 50 — 1%, 1918 lib., 177 50 — non lib., 179 50 — 1%, 1918 lib., 178 50 — non lib., 180 50 — 1%, 1918 lib., 179 50 — non lib., 181 50 — 1%, 1918 lib., 180 50 — non lib., 182 50 — 1%, 1918 lib., 181 50 — non lib., 183 50 — 1%, 1918 lib., 182 50 — non lib., 184 50 — 1%, 1918 lib., 183 50 — non lib., 185 50 — 1%, 1918 lib., 184 50 — non lib., 186 50 — 1%, 1918 lib., 185 50 — non lib., 187 50 — 1%, 1918 lib., 186 50 — non lib., 188 50 — 1%, 1918 lib., 187 50 — non lib., 189 50 — 1%, 1918 lib., 188 50 — non lib., 190 50 — 1%, 1918 lib., 189 50 — non lib., 191 50 — 1%, 1918 lib., 190 50 — non lib., 192 50 — 1%, 1918 lib., 191 50 — non lib., 193 50 — 1%, 1918 lib., 192 50 — non lib., 194 50 — 1%, 1918 lib., 193 50 — non lib., 195 50 — 1%, 1918 lib., 194 50 — non lib., 196 50 — 1%, 1918 lib., 195 50 — non lib., 197 50 — 1%, 1918 lib., 196 50 — non lib., 198 50 — 1%, 1918 lib., 197 50 — non lib., 199 50 — 1%, 1918 lib., 198 50 — non lib.,

